

L’Amazone rouge

Rachilde

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

01

La demeure des Tressac, toute festonnée de lierre, avait l'aspect d'un monument funèbre. Ce n'était ni un vieux château ni une ancienne église, mais une étrange construction flanquée de contreforts, de herses, envahis par le sombre feuillage sans apparence d'ouverture, sinon les lucarnes de ses greniers qui lui faisaient des yeux ronds, brillants le soir, quand un dernier rayon de soleil les allumait de lueurs inquiétantes.

Placée au bas d'une colline, elle s'accotait à son flanc, dans une prairie rase comme un velours, devant une terrasse dominant un miroir d'eau profond, alimenté par sept sources ne tarissant jamais, et cette eau serpentait en ruisseaux capricieux, jusqu'à la rivière qui cernait la propriété de douves naturelles.

La vallée de la Jordonne était bien la plus fraîche et la plus mystérieuse de tout le Périgord. En haut, des bois de châtaigniers, de chênes, coiffaient la colline d'une couronne de noire sauvagerie pour accentuer, dans le bas, la grâce tendre et mélancolique des prairies, les lignes souples des saules ombrageant les ondes fuyantes évoquant des silhouettes de femmes pleurant sous leurs cheveux.

Au fond, la route départementale courait, toute blanche, entre deux rangs de peupliers où l'on apercevait, plus ou moins lentes, des voitures : de lourds charrois faisant tinter des grelots qui, dans le lointain, prenaient le son de plaintes humaines ; de rapides cabriolets attelés de bons gros trotteurs passant avec la

morgue un peu ridicule des hobereaux du pays. Il n'y avait jamais personne pour les regarder, et les quelques fileuses surveillant leurs moutons ne cherchaient même pas à les reconnaître.

Tout semblait vivre là dans une somnolence consentie. Rien n'arrivait à troubler ce calme presque religieux de la vallée parce que l'unique maison qui s'y trouvait avait l'air d'une grande tombe abandonnée au milieu de la nature.

Il s'agissait d'un ancien couvent décapité du clocher de sa chapelle et transformé en habitation particulière. Elle s'appelait les Crocs et méritait bien son nom, hérissée qu'elle était par des grilles mal entretenues dont il ne restait plus que des lances érigées çà et là autour des murailles. Le lierre enfermait sous son manteau somptueux des lézardes et des éboulis, autant de blessures dangereuses pour la sécurité de la maison, seulement les plantes grimpantes ont ceci de consolant, c'est qu'elles arrêtent les menaces du temps, fixent les pierres branlantes dans un inextricable lacis de griffes aussi tenaces que les tentacules de la pieuvre. Si elles mangent le mur, elles digèrent parfaitement ses cailloux et ne les rendent pas !

Une porte cochère s'ouvrait au milieu du lierre. Pas souvent. Quand elle rabattait ses larges vantaux, on apercevait une cour pavée de dalles moussues, un perron à double escalier arrondi ponctué de deux urnes de bronze d'où s'échappaient des géraniums à la rose aux grappes légères. Un bel alignement de portes-fenêtres aux impostes de plein cintre, donnait à l'intérieur de cette maison, si bien défendu contre les indiscrétions, une tristesse élégante qui convenait à la demeure de gens qu'on disait fiers, très ennuyés de leur noblesse inutile, probablement plus

pauvres que ne le comportait leur réputation de personnages légendaires.

Ils habitaient là les vastes chambres du premier étage, ou sous les combles, car les pièces du rez-de-chaussée étaient trop humides ; on les avait converties en caves, fruitiers, buanderies et cuisines.

Au milieu de la cour, un puits exhibait la délicate ossature d'un squelette de ferronnerie rouillée.

De droite et de gauche, il y avait, pressant le principal corps de logis, des écuries, des granges ou des étables.

Ces Messieurs de Tressac, comme on disait en ce temps-là dans le Périgord, étaient trois : le père, le fils et la fille.

Ils ne faisaient rien.

Mais ne rien faire, pour cette singulière famille, devenait exténuant, et s'ils n'avaient pas de métier ils se fatiguaient terriblement à maintenir dans l'ombre et le silence la fantaisie hautaine de types très en arrière de toutes civilisations.

Quand on allait au chef-lieu, cela prenait les proportions d'un événement.

Les domestiques : Joana, Brésille et Jeanton, s'en effaraient comme d'un mauvais présage.

Voulait-on remplacer la cuisinière ou allait-on enfin à l'enterrement de la tante Fantille, qui s'obstinait à ne pas mourir depuis qu'elle avait fui cette maison tombale ?

Fallait-il atteler le cabriolet ou seller un seul cheval ?

Aux cuisines, on parlait plus bas dès qu'il s'agissait d'aller jusqu'à la ville…

02

La salle à manger tenait toute la largeur de la maison et avait quatre fenêtres ; deux sur la colline d'où l'on voyait son tapis éternellement vert et sa frise de grands châtaigniers, de chênes puissants, arbres paraissant noirs, parce que perdus dans le brouillard de l'automne, et deux sur la cour intérieure d'où l'on pouvait contempler le squelette en fer du puits autour duquel tournaient des paons majestueux à la traîne quelque peu fanée.

Ces trois Messieurs de Tressac déjeunaient. À onze heures du matin, c'était à peine le jour sur la grande table du milieu de la chambre.

Une petite paysanne en madras faisait discrètement le service de cette table couverte d'une nappe damassée dont la lingerie à la fois épaisse et souple donnait l'impression de la soie.

Il y avait ce matin-là le plat traditionnel des paysans périgourdins : les châtaignes blanchies.

On les avait d'abord pelées au couteau, puis éviroulées dans l'eau chaude sur un feu de sarments, car on ne peut obtenir de bonnes châtaignes blanchies sans un feu de sarments !

L'immense marmite de fonte pendue à la crémaillère de la cheminée se met à pousser des soupirs, son couvercle se soulève d'horreur, et l'on vient enfin à son secours… on l'enlève du feu…

on la pose sur ses menus pieds au bord des cendres, puis on introduit dans les gros bouillons où dansent les châtaignes blondes l'évirouloir, une pince à deux branches en bois strié de coches, et les mains vigoureuses de la cuisinière, une vieille femme enveloppée d'un fichu tricoté laissant passer son nez en bec de canne, triture les fruits pelucheux jusqu'à ce qu'ils se dépouillent complètement de leur seconde peau. On replace les châtaignes blanchies dans la marmite, sur un lit de grosses pommes de terre bien rondes, dont la chair cuite à point sera d'un jaune d'ambre, et on bourre le tout d'un chiffon qui ne doit servir qu'à ça… autant que possible !

Le couvercle de nouveau solidement vissé sur le chiffon, la marmite est remise au feu sans une goutte d'eau. Vivement, on active la claire flambée du sarment, et les châtaignes, dans la vapeur qui les mord, prennent une couleur dorée, les pommes de terre brûlent un peu, les plus atteintes seront jetées aux poules, mais combien seront délicieusement parfumées celles qui s'écraseront, farineuses, sous le coup de poing du gourmand !

Et voilà, renversé sur un plat de vieux limoges, le monceau fumant des châtaignes qu'on apporte aux Messieurs de Tressac qui les attendent devant des bols de lait frais tiré.

Ces Messieurs de Tressac mangeaient leurs châtaignes avec la visible satisfaction de gens bien racés qui daignent avoir faim.

Le père, un ancien magistrat, droit, maigre, aux muscles d'acier, porte haut une tête neigeuse ornée d'un toupet d'un aspect rigide. Cela n'ondule pas. Cela garde l'apparence de lames de rasoir. Ses yeux, d'un vert d'algue marine, semblent luire sous les paupières parcheminées comme une lueur froide sous des

feuilles sèches. Cet homme imberbe a dû posséder, jadis, un type lamartinien, mais l'âge lui enlève toute expression poétique pour ne lui laisser que des lèvres en coup de sabre se retroussant, de temps en temps, sur des dents aiguës, des dents de carnassier, mal rangées quoique encore fort solides, ayant pu, un jour de rage folle, trancher net l'oreille d'un cheval.

Jean-Gabriel de Tressac fut un juge sévère au tribunal civil et il devint, sa démission donnée à propos d'un conflit politique, un chasseur très renommé, un propriétaire plein de méfiance et de chicanes, chassant surtout le braconnier. Depuis son départ de la magistrature assise, il ne demeurait jamais en place, debout avant l'aube, cherchant partout l'occasion de dresser un procès-verbal, d'ailleurs absolument inutile à ses intérêts.

Il s'était marié tard. Ses deux enfants devraient être ses petits-enfants, et il avait laissé, sans y rien comprendre, sa femme, beaucoup plus jeune que lui, mourir d'une maladie de langueur dont il ne fallait pas lui parler.

Àcôté de lui, son fils, Félix de Tressac, penche sur une châtaigne qu'il trouve mal épluchée un profil qui ne rappelle en aucune façon celui de son père. Il est brun, a des yeux d'un noir effrayant, des prunelles luisantes passant, en une minute, par toutes les nuances de l'aile du corbeau : noir bleu, noir vert, noir violet, et resplendissant, tout à coup, de ce scintillement de jais qui est un reflet de charbon encore flambant à l'intérieur.

Pour le moment, les longs cils voilent ces yeux presque fermés. Les mains sont fines, étroites, blanches, aux ongles en amandes, et le teint de cire du jeune homme s'associe à la pâleur

d'hostie de ses doigts. D'abondants cheveux bouclent sur le front un peu bombé, aux tempes larges.

Boutonné hermétiquement dans une sorte de lévite ou de robe de chambre de bure, il a l'air équivoque d'un prêtre qui ne peut se résigner à dépouiller tout à fait l'habit.

Au bas bout de la table, comme il convient à une femme en présence des directeurs de son existence, est placée Félia de Tressac, une fille de vingt ans, la fleur de la branche, tout l'épanouissement de la vieille race du pays. Le visage carré, comme celui d'une chatte, a la pâleur chaude des roses poussées à l'ombre, mais les yeux sont immenses, tiennent toute la figure et ont le bleu des corolles du lin mêlées d'un gris changeant, allant du vert au noir, parce que les prunelles paraissent absorber le blanc du regard en ne lui laissant plus de marge. Les paupières sont couchées en travers des globes cristallins comme deux rideaux sur une vitre. Elle a l'air de ne pas voir ou de regarder en dedans des choses connues d'elle seule. Son nez, très rond du bout, sa bouche à peine indiquée, petite sangsue rouge, rendent ce visage très bizarrement enfantin, qui ne compte pour un visage de femme que par la manière dont il se tourne vers vous et selon le coup d'œil qu'il vous adresse. Aussi brune que celle de son frère, sa chevelure est nattée en un diadème lourd, fait d'une grosse tresse entraînée souvent en arrière par son propre poids, et alors la jeune reine barbare redevient une petite fille qui mange ses châtaignes avec une sincère gourmandise.

Elle est simplement habillée d'une longue blouse de laine grise, sorte de tablier d'écolière indiquant qu'elle se soucie de ne pas tacher sa robe.

Seulement, sous le tablier, il n'y a pas de robe, ce qui est encore plus commode pour ne rien tacher du tout.

De temps en temps, elle envoie rouler sur la nappe, du côté de son frère, une châtaigne brûlée et celui-ci riposte par une autre, mal cuite, croquante, histoire de flatter leurs goûts réciproques.

Les deux hommes boivent un vin couleur de topaze dans des verres de cristal précieux, hauts comme des ciboires.

La jeune fille se contente du lait de son bol qu'elle additionne de l'eau pure de la carafe taillée à facettes de diamants posée près d'elle. Les jeunes filles bien élevées ne doivent jamais boire de vin.

La petite bonne au madras apporte encore un pâté de lièvre fort joli dans sa croûte jaune, une enveloppe de maïs et d'œufs rôtie autour de viandes épicées et truffées copieusement.

Les deux hommes l'enlèvent de leurs tranches et ils passent cette croûte sur une assiette à la jeune fille qui n'aime ni la viande de lièvre ni les truffes.

Puis il y a des fruits : des pommes, des raisins, des noix que le père, sans daigner se servir du casse-noisette, brise avec ses dents, et vient le café en des tasses d'une porcelaine aux peintures translucides.

— Ces Messieurs espèrent-ils qu'on attelle ? questionne la petite bonne qui prononce : Messieurs, Mouchurs et dit espèrent-ils pour veulent-ils.

Alors les deux hommes se regardent indécis, pendant que la jeune fille, qui ne prend pas de café, ouvre des yeux plus grands.

L’instant semble solennel.

03

M Félicie de Tressac, qu’on appelle ordinairement Félia, aurait bien voulu aller à la ville, mais son père n’a pas songé à l’inviter.

Quant à son frère Félix, qu’on nomme toujours Féli parce que les gens du pays ne peuvent pas sortir un x de leur gorge, il est beaucoup plus pressé de s’habiller pour profiter d’une occasion assez rare aux Crocs que de s’occuper de sa sœur. Au moins n’a-t-il pas l’apparence d’y penser.

Dans sa chambre, Félia contemple ardemment la cour derrière le rideau de tulle que tapotent ses doigts frémissants, et elle le tire comme si elle voulait se défendre de toute espèce de curiosité, comme elle tire, sur ses prunelles luisantes, les rideaux de ses paupières.

Elle a envie de tant de choses, et la ville a des magasins si luxueux !

Elle voudrait des épingles à cheveux qu’elle ne trouvera jamais chez la mercière du village, des laines pour broder, et puis des pantoufles de cordes. C’est tellement commode ces espadrilles qu’on appelle des mules d’Espagne sans qu’on sache au juste s’il s’agit d’animaux ou de chaussures !

Et puis… et puis !…

Voici la Lison qu’on amène attelée au cabriolet haut sur ses roues dégingandées. Les pieds de la jument, ferrée à neuf, tapent

solidement sur les dalles de la cour, et elle encense de plaisir. Lison aime à se promener. C'est une bonne bête, de croupe solide et d'encolure bien roulée. Elle a une longue queue genre arabe presque plus longue que la tresse brune de la jeune fille.

Félia de Tressac voudrait la conduire elle-même, car son père et son frère n'ont guère de ménagement pour cette jument fine de la bouche, très nerveuse, mieux mise pour la selle que pour la voiture.

Ce cabriolet, d'un modèle ancien, est si pesant des brancards avec sa tendance à charger de l'avant aux descentes !

Un jour, on lui a ramené Lison la bouche en sang.

Des Crocs à Périgueux, il faut une heure de voiture en marchant bien. Ils y resteront deux heures au moins pour faire des commissions, les provisions et sûrement une visite à la tante Fantille. Ils reviendront à la nuit. Elle n'aura pas le temps de se rendre aux écuries pour soigner sa Lison.

Elle rêve un moment. L'intensité de son regard, derrière les carreaux de sa fenêtre, est telle qu'elle a l'air de supplier la silhouette de son frère Félix qui, brusquement, avant de prendre les rênes, les rejette à son père et saute à bas de la voiture.

— Tu as encore oublié quelque chose ? mâchonne celui-ci du bout des dents.

— Oui, une lettre. Pardon.

Botté, guêtré, le pantalon de velours marron très serré à la taille sous une veste de chasse, coiffé d'un tyrolien gris, Félix de Tressac a maintenant l'allure d'un officier en bourgeois, mais il

paraît beaucoup moins droit que son père, s'il est plus mince, et une étrange hésitation se devine dans tous ses gestes. Peut-être se souvient-il trop de ses études faites au séminaire, de sa vocation manquée, de cette sorte de réprobation muette qui entoure toujours un religieux ayant renoncé à la prêtrise.

Cela n'a pas fait de bruit, pourtant, et comme ils n'ont aucune relation dans leur monde en dehors des rendez-vous de chasseurs, personne, depuis cinq ans, ne s'est occupé de cette fausse situation, mais lui, sans doute, y pense perpétuellement.

Il traverse le grand vestibule, bondit sur les marches de l'escalier, les franchit quatre à quatre et au lieu de tourner à gauche, dans le corridor, pour gagner sa chambre, il va vers celle de sa sœur à droite.

Félia l'a entendu venir, l'a deviné plutôt. Une terreur sans nom se peint sur son visage. Elle n'a que le temps de se jeter sur la clef de sa porte qu'elle tourne.

— Félia ? Ouvre donc ! C'est idiot, voyons ! Je viens te demander si tu as des commissions pour la ville. Veux-tu m'ouvrir ?

— Non ! Non ! Je te remercie, je n'ai besoin de rien ! répond la jeune fille.

— Veux-tu m'ouvrir, Félia ?

La voix est sourde, impérieuse. Il se presse contre la porte, une vieille boiserie qui craque.

— Tu avais envie d'aller à Périgueux et tu m'en veux d'y aller sans toi ? Pourquoi me fais-tu l'injure de me fermer la porte au

nez quand je viens ? Voyons, papa n'aime pas à attendre, tu le sais ?

Félia, de l'autre côté, tremble, comme saisie d'un accès de fièvre.

Enfin, parce qu'elle entend Lison gratter du sabot dans la cour, elle retourne la clef. Son frère pousse la porte si fort qu'il se trouve lancé contre elle.

— En vérité, gronde-t-il, la saisissant aux épaules et la secouant d'une pression furieuse, tu finiras par me rendre fou !

Puis, esquissant un salut ironique en ôtant son feutre avec un geste de théâtre :

— Alors, que désire Mademoiselle ?

Les yeux sur les yeux, les deux beaux jeunes gens se mesurent, se toisent comme deux lutteurs prêts à en venir aux coups.

Félia, sa taille très svelte, sans presque de poitrine, dressée sur ses hanches rondes, fait figure de chatte préparant ses griffes et a des prunelles d'émeraude. Félix, hors de lui, malgré l'ironie de son salut respectueux, tient sa sœur sous son regard étincelant, et cette fois c'est bien la braise rouge qui domine dans le charbon.

— Quand tu auras fini, toi, de m'humilier par tes manières de princesse ! Je suis un tyran, hein, un bourreau ? Je t'empêche de courir les grands chemins, d'aller en ville, de rencontrer ton galant ? Allons, un peu de courage, dis-moi ce que tu veux que je te rapporte : sa peau ?

La colère l'étrangle.

Chez une fille nerveuse, la violence de n'importe quel sentiment n'est pas très loin des larmes.

Félia se mord les lèvres, ne peut plus parler, des sanglots plein la bouche :

— Je te dis que je n'ai besoin de rien ! Va rejoindre papa. Si tu tardes, vous ferez galoper Lison et elle sera fourbue quand vous rentrerez. Non. Je t'assure que je ne veux rien…

— Pas même une tranche de génoise pour ton dessert ?…

Un flot de larmes inonde le beau visage pâle devenu tout rose.

— Ah ! si tu veux… mais il ne faut pas le dire.

Il se met à rire, peut-être plus honteux de son subit emportement qu'elle n'est honteuse de ses pleurs.

— Entendu. Tu auras ta génoise, et une belle scène de papa sur la gourmandise de sa fille… pour mon dessert à moi ! Comment veux-tu que ce juge intègre ne s'aperçoive pas qu'on t'offre des choses en cachette ?

Il tourne le dos, redescend l'escalier quatre à quatre.

Quand il reprend les rênes de Lison qui part à fond de train, son regard sombre est comme un peu embué au souvenir des larmes de la jeune fille.

C'est ainsi depuis longtemps.

Ils ne peuvent mettre un terme ni l'un ni l'autre à cette lutte quotidienne.

Il est clair qu'elle a peur, ou horreur, du renégat et qu'il est impatienté, ou exaspéré, par cette fille qui ne parle guère, a des gestes de répulsion dès qu'il s'approche d'elle, cette fille sournoise ayant un galant, paraît-il.

Et ils s'injurient par les gestes, l'accent, les façons de tourner autour des mots, des actes, des moindres aventures de leur vie tellement retirée.

Quand ils oublient, un instant, l'étrange haine qui les lie l'un à l'autre, c'est pour se meurtrir de remords dont la violence n'est pas en proportion de leurs fautes.

Ce serait intenable si ça ne finissait pas par devenir une merveilleuse occupation, un dérivatif à leur ennui de prisonniers volontaires.

Ils habitent un ancien couvent.

Ils sont à la campagne, isolés de toute espèce de contrôle mondain.

Et il n'y a vraiment qu'au monastère, entre religieux remplis de leurs casuistiques, ou à la campagne, entre paysans férocement attachés à la terre, qu'on peut concevoir de semblables animosités !

C'est un enfer de tous les jours qui maintient les âmes en état de grâce relatif devant l'impossible bonheur humain.

Mais on a le droit de se battre pour se distraire et se prouver que le bonheur humain n'existe pas.

04

Elle est restée dans sa chambre pour s'essuyer les yeux, se remettre un peu de son émotion.

Pourquoi cette colère ou cette frayeur subite ? Elle n'y comprend plus rien, renifle comme un petit enfant malheureux, s'efforce de n'y plus penser.

Sa chambre tiendrait toute la largeur de leur maison, à l'imitation de la grande salle à manger, si elle n'était séparée en deux par une vieille tapisserie, une verdure flamande sombre et mitée qui rappelle le lierre du dehors, en plus pauvre.

Une ouverture dans la tapisserie fait communiquer les deux pièces. La seconde est un boudoir, un fouillis amusant où la jeune fille a placé, sans beaucoup d'ordre ni de respect pour les styles, des tas de choses qu'elle a descendues des greniers et qui datent de loin. Il y a des chaises en forme de lyre cannées, percées, aux vernis dédorés, un large fauteuil Louis XV, une bergère en brocart rose tendre qui tourne au jaune soufre, une table-bureau dont une jambe est calée par une pile de livres. Si on heurtait ces livres d'un coup de balai, on verrait s'écrouler tous les objets entassés sur ce meuble. Statue de la vierge en ivoire, curieux travail de la Renaissance, vases de verre coloriés très communs que l'on gagne en tournant la roue de la fortune dans les foires du pays, une jatte de vieux chine où nagent des fleurs de l'étang d'en face : corolles de nénuphars et sagittaires. Puis des gravures pieuses, de mauvaises photographies, entourées de pailles tressées, des bibelots tout au plus bons à distraire une gamine de l'école de son village.

Sur les murs, tendus d'un damas gris de perle moisi dans les angles, se dessinent des ronds, des carrés ou des ovales plus clairs indiquant l'existence passée de cadres dont les tableaux ont disparu.

Mais le cadre de la fenêtre, donnant sur la terrasse de l'ancien couvent, son miroir d'eau, fait ressortir le splendide tableau de la vallée. On voit les saules courbés sous leurs chevelures éplorées, les ruisseaux fuyant dans la prairie la cisaillant de leurs lames de cristal, et, là-bas, la route blanche gardée par ses rangs de grands soldats rigides, les peupliers.

La remontée brusque de l'autre colline met une barrière, s'interpose entre le calme, la solitude des pays déserts et la vie des pays habités, l'existence des villes. Sans cette colline, on apercevrait peut-être le chef-lieu redoutable, ses faubourgs usiniers.

Dans la première pièce blanchie à la chaux (à quoi bon des papiers coûteux qui se décollent dans l'humidité provenant du lierre ?), il y a un lit d'acajou, un lit étroit de la forme bateau en vogue sous Joséphine, voilé d'une mousseline brodée avec transparent de percale bleue. Cela fait très virginal.

Une armoire lingère, immense, peinte en noir, endeuille tout, mais elle est bien utile pour pendre les robes, les manteaux. On a mis là dedans, à la place d'honneur, un costume de cheval qu'on ne sort que les grands jours, quand il y a des invités, une amazone de fin drap noir et la courte veste rouge aux revers de velours, boutonnés par les boutons de rigueur aux armes des Tressac. Cet habit fut celui de la mère de Félia, mais il lui va sans retouche tellement la pauvre dame, morte de langueur, était mince de taille.

Félia n'est pas coquette. Elle aime avant tout ses aises, ses blouses de toile ou de laine grises, qu'elle passe, au saut du lit, sur sa chemise de nuit, se réservant de s'habiller pour l'après-midi, ce qu'elle oublie régulièrement de faire. Elle a tant d'occupations ! Une glace étroite, très longue, prenant de la plinthe et allant jusqu'au plafond, s'efforce de mettre un peu de clarté entre les deux fenêtres. C'est tout juste si Félia peut s'y voir en pied, parce que le jour venant de ce côté-là n'y verse qu'un trouble fond de puits.

Du côté de la cour, elle est cloîtrée par les bâtiments qui lui font vis-à-vis, et du côté de la campagne, les rideaux extérieurs sont des guirlandes de lierre si épaisses, si inviolables qu'elle a renoncé, depuis longtemps, à fermer ses volets retenus captifs dans les liens plus solides, certainement, que les crampons de fer qui les scellent aux murailles.

Du dehors, qui croirait qu'il peut y avoir des fenêtres dans cette demeure entièrement tapissée de feuilles ?

Félia se lève de bonne heure.

Elle fait sa toilette minutieusement sur un lavabo de poupée dont tous les ustensiles ressemblent à des jouets. Cuvette, pot à eau, seau et broc sont des objets d'une porcelaine délicate qu'il ne faut point heurter, car tout est fendu, fêlé, ébréché, mais tellement précieux. Elle ne sait pas pourquoi, cependant elle aime cette jolie vaisselle qu'elle a toujours vue là, qui lui manquerait si elle disparaissait en mille miettes comme le service d'en bas ayant fini sous les coups de torchons trop vifs d'une cuisinière goûtant fort l'eau-de-vie de prunes.

Il y a au-dessus du lit une énorme croix assortie à la penderie lugubre, une croix noire où demeurent les clous qui attachaient jadis le Bon Dieu en ivoire ou en cuivre.

Félia de Pressac fait son lit elle-même et y dort d'un sommeil enfantin.

Elle considère son appartement, sa chambre triste, son petit salon bric-à-brac comme un asile sacré dont il ne faut pas franchir le seuil sans sa permission.

Son père n'y vient jamais.

Son frère y est assez mal reçu quand il s'y hasarde.

Les domestiques le respectent. C'est toujours de l'ouvrage en moins, et puisque Mademoiselle tient tant à ses bibelots, ses antiquailles ridicules, elle n'a qu'à les épousseter avec précaution.

Félia se lève presque toujours à la bougie qu'il faut allumer par tous les temps.

Elle doit surveiller toute la maisonnée, visiter les écuries, les étables, offrir des carottes en tranches aux trois chevaux dans leur box : Lison, le Pacha et César. Ouvrir aux paons. Mesurer avec Joana la traite de la vache, une méchante diablesse aux cornes menaçantes qui envoie des coups de pied dans la seille pleine.

Voir au poulailler si les poules ont pondu. Au clapier si les lapins ont à boire, car les paysans, ces crétins, prétendent qu'ils ne boivent pas.

Et il y a le chapitre important du chenil : sept chiens, braques bleus, personnages irascibles dont les caresses sont aussi désa-

gréables que les coups de gueule et qui ont toujours une faim de loup.

Inspecter les récoltes d'un potager, très serré entre deux contreforts de l'ancien couvent, protéger par une grille, la seule qu'on maintienne en bon état, où poussent dans un terreau moelleux, de bons légumes, des salades superbes et des petits radis d'un incarnat délicieux, assez fins pour ressembler aux boutons de rose de la porcelaine de son lavabo… Puis donner des ordres pour le déjeuner, le dîner…

Bien souvent, le jour tombe sur le miroir d'eau, en y glissant ses reflets d'opale, d'un bleu jaspé de rouge ou de vert, et Félia n'a même pas eu le loisir de peigner sa lourde tresse, laquelle, en se dénattant, lui met sur les épaules un manteau de molles ondulations de moire brunes.

05

Ces Messieurs de Tressac vont en ville. L'un à côté de l'autre, de la même allure indifférente, ils offrent deux beaux échantillons de mâles sur lesquels on se retourne.

Les filles de la rue pensent du plus jeune :

— Quel brave drôle ! le mot brave signifiant joli.

Les dames citadines murmurent :

— Celui-là n'a pas l'air aimable, en regardant le plus âgé, ce père noble, sanglé dans une veste de chasseur qui rappellerait plutôt celle d'un garde forestier.

Pendant que souffle, aux écuries de l'hôtel de France, la Lison poussée trop grand train, ces Messieurs font les commissions de leur cuisinière, avec la négligence que mettent généralement les hommes à ces sortes de choses.

Ils commandent six kilogs de sucre alors qu'il en fallait dix. Ils oublient le poivre en grains et la muscade indispensables aux marinades des gibiers, et n'ayant pas eu l'idée de tâter les biscuits à la cuiller, chez le pâtissier, ils se sont laissé encombrer de vrais morceaux de bois.

Chez ce même pâtissier, Félix de Tressac a glissé subitement une tranche de génoise aux lieu et place de quelques-uns de ces affreux biscuits. (Pourvu qu'on ne les compte pas !) Libérés enfin de toutes ces corvées ennuyeuses, le père et le fils se sont rendus chez leur cordonnier, se faire prendre mesure pour des bottes.

— Je les veux en vrai buffle si vous en avez ! déclare le père, qui n'a pourtant jamais chassé le buffle en Périgord.

— Je n'en tiens point ! s'écrie le pauvre diable de cordonnier, levant les bras au ciel. Monsieur le Comte badine ?

Le fils, lui, voudrait des tiges tendres, au contraire, comme de la peau de gant. On discute, se dispute avec ce terrible accent périgourdin qui s'éraille dans la gorge de Jean-Gabriel et qui chante sur les lèvres de Félix d'une manière câline.

Ne pouvant se mettre d'accord, ils plantent là le cordonnier dont ils sont les clients depuis des lustres pour aller se risquer aux Galeries neuves, mais ils sont vite effarés par la mine obséquieuse des commis qui, s'ils n'ont plus l'accent du terroir, en conservent certainement l'esprit madré.

Il y a trop de choix, trop de tape à l'œil, et on sent trop que, dans ce magasin-là, on cherche à vous forcer la main, sinon le pied.

Il faut en finir. On revient à la vieille boutique puant le cuir, c'est-à-dire la vraie, la solide marchandise.

Le cordonnier les attendait en ricanant. C'est toujours ainsi. Des clients sérieux qui se mêlent de faire les petites folles !

Sortis de la bataille avec l'air un peu vexé de barbares en déroute devant une armée de mauvais plaisants, ces Messieurs de Tressac se consultent du regard.

Ils sont au coin de la rue Limogeane qui mène à la fameuse cathédrale de Saint-Front, mais ce n'est pas là leur but.

Il s'agit de se présenter chez la tante Fantille.

— On ne peut guère s'en dispenser ! déclare le père de très mauvaise humeur.

— En effet, murmure le fils, puisque c'est le jour…

Et, pressant le pas, comme montant à l'assaut d'une citadelle, ils grimpent la rampe de la sombre rue Limogeane, une ruelle, mal pavée, coupée de ruisseaux, où le teinturier a lâché des résidus de toutes les couleurs.

Dans l'enfoncement d'une cour de vieil hôtel qui se blottit derrière des façades plus modernes, ils trouvent une voûte, l'amorce d'un escalier tournant sur lui-même à en donner le vertige, et ils le gravissent d'abord très vite, décidés à tous les risques, puis très lentement, en proie aux réflexions prudentes.

— Une lettre aurait suffi, souffle Félix qui regrette d'assister à l'entrevue. Elle va encore nous maudire !

— Ce que je m'en moque ! s'écrie le père dont une soudaine colère s'allume. Est-ce ma faute à moi si la saison se présente mal ! C'est une démente, cette créature-là, et on aurait dû l'enfermer depuis belle heure !

L'ancien juge ôte son feutre et s'éponge le front, ce qui redresse son toupet blanc en crête de coq, de coq fantôme.

Sur un étroit palier, ils se trouvent en face d'une porte de chêne cloutée d'énormes clous carrés. Au milieu, un petit judas grillagé complète cette entrée de prison moyenâgeuse. Une aigre sonnette retentit. Le judas s'éclaire d'une face rougeaude en madras. C'est la bonne qui dit d'une voix rogue essayant d'être aimable.

— Ah ! Ce sont ces Messieurs de Tressac !

Ces Messieurs de Tressac entrent en se baissant, car la porte est bien au-dessous de leur stature. Dans l'antichambre de ce galetas règne une odeur de pharmacie et de jupes mouillées extrêmement désagréable. Le salon de la tante Fantille a un peu l'aspect d'un séchoir de plantes médicinales. Sur des ficelles tendues d'un bout à l'autre, on voit des herbes qui sont sûrement toutes celles de la saint-Jean, depuis les racines de guimauve jusqu'à la feuille de sauge en passant par les menthes grises. On peut compter toutes les gammes des tisanes plus ou moins calmantes, lénitives ou apéritives. Il y a du tilleul sur un canapé et des bottes de chiendent au fronton d'une armoire.

Un sérieux courant d'air est établi entre deux fenêtres percées en œil-de-bœuf qui ventile la soupente, car la tante Fantille, née de Tressac, épouse Corbier, demeure sous les toits dans une mansarde absolument démunie de tous les conforts.

C'est une sorte de momie encaquée dans un vaste fauteuil-sarcophage, les pieds sur une chaufferette, un bonnet de piquet monumental lui serrant la tête jusqu'au milieu du front, un châle de deuil enveloppant son buste d'où pointent des petites mains de ouistiti. Elle ne se lève jamais de là, ne se couche pas davantage, ne mange presque rien tout en buvant continuellement des tasses de quelques nouvelles mixtures de sa composition ou fabriquées sur des nouvelles ordonnances, des remèdes de bonnes femmes de sa trempe.

Elle pousse un cri d'oiseau rageur, un vrai cri de pie-grièche, à la vue des deux hommes inclinés respectueusement (à cause de la propre inclinaison de la toiture) et très embarrassés de leur trop haute personne.

Il ne faut point songer à s'asseoir, car il n'y pas a de siège sans herbes de la saint-Jean en guise de coussins, et encore moins à se tenir debout, parce qu'on effleurerait le plafond d'un plâtre pas solide : on découvre le lattis du toit par endroits écaillés.

— Est-ce que vous m'apportez mon argent ? siffle la vieille dame, omettant les salutations d'usage.

— Ma chère sœur, déclare solennellement Jean-Gabriel de Tressac, ancien juge au tribunal civil, en vous présentant nos affectueuses salutations, je suis bien obligé de vous avouer que je joins ce mois-ci aux autres arrérages. Vous recevrez le tout en janvier prochain, et je vous prie de ne pas douter de mon empres-

sement à combler tous les déficits. Je vous supplie de prendre en considération tous nos déboires… que j'ose dire communs, puisque nous sommes proches parents et obligés de nous soutenir entre nous. Je sais que vous dépensez peu, mais si vous ne nous aviez pas quittés malgré mes conseils, vous n'en seriez pas réduite à vivre dans ce déplorable courant d'air, sans feu ni paravent. Non, ma chère amie, vous ne deviez pas vous retirer du cercle de la famille. Mon fils est venu pour vous dire qu'il regrette bien les belles parties de paradoxes que vous faisiez tous les deux quand vous étiez de bonne humeur. Nous sommes désolés de vous savoir si loin et si petitement logée. Songez au tort que vous nous faites et que vous vous faites à vous-même ! Nous vivions convenablement tous les quatre sur une propriété nous fournissant juste le nécessaire, cependant, vous aviez vos coudées franches, la possibilité de satisfaire vos manies. Ma fille n'a jamais refusé de vous cueillir vos herbes préférées, fût-ce au clair de lune selon vos rites un peu spéciaux. Mais c'est une enfant obéissante. Elle ne discute jamais avec ses parents si, en revanche, mon aîné s'amuse aux plaisanteries voltairiennes. Aujourd'hui, vivant séparés, nous aurons toutes les peines du monde à réunir les fonds de votre viager. Cette année finit mal ; les châtaignes sont de mauvaise qualité, les noix creuses, et si les vendanges ont été bonnes, le vin n'en est pas transportable. Sans ce grave inconvénient, un fût de Tressac serait déjà dans votre cave. Réfléchissez à toutes nos difficultés avec les nouveaux fermiers plus exigeants que les anciens, désirant des charrues neuves alors que le cheptel nous coûte déjà si cher ! Et les coupes de bois ne rapportent pas ce qu'elles valent de main-d'œuvre. On nous vole nos fagots faute de charrois possibles à cause des pluies qui détrempent les chemins.

Il s'arrêta, comme un robinet se ferme, et son débit, qui semblait intarissable, fut réprimé brutalement par une exclamation féroce de la vieille femme :

— Combien avez-vous tué de lièvres depuis l'ouverture, Jean-Gabriel ?

Félix de Tressac s'était mis en plein courant d'air, dans une embrasure d'un œil-de-bœuf, ce qui lui permettait de se tenir debout sur le fond de toutes les cheminées de la ville que surmontait le dôme clair et majestueux de la cathédrale de Saint-Front. Un peu la silhouette du mauvais ange, très sombre sur le ciel d'une lumière laiteuse, le jeune homme apparaissait comme tourmenté du rictus du Malin parce qu'il s'efforçait de garder son sérieux en écoutant le discours paternel.

Désorienté, le père noble changea de ton et répondit d'une voix agacée :

— Mais, ma chère sœur, là n'est pas la question ! Je ne sache pas que je vous doive des prestations en gibier, poil ou plume. Ce serait très mesquin de votre part, vous qui ne mangez pas de viandes, d'exiger de pareilles vétilles. (Et il reprit le fil de l'autre discours, plus persuasif, à son avis.) Je suis obligé de faire relever deux murs de soutènement aux Crocs. Il me faut aussi réparer les toitures sous peine de perdre mes récoltes de maïs et d'avoine… Encore une fois, ma chère Fantille, mon fils et moi, nous déplorons votre éloignement… qui, je le vois à votre teint, ne vous a pas réussi sous le rapport de la santé. Voyons, ma chère amie, un bon mouvement : revenez aux Crocs ! Ici, je ne peux pas vous payer en nature, non.

— Je veux l'argent de ma rente, cria la tante Fantille d'un accent de plus en plus suraigu. Vous m'entendez, parents dénaturés ! Moi je ne tiens pas à revenir chez vous, dans cette affreuse tombe humide où le lierre est mortel aux rhumatisants. Et puis… (elle haussa encore sa voix de pie en colère qui vrille l'espace) on joue trop souvent de l'orgue la nuit dans vos chapelles du diable dont la foudre à détruit le clocher !… Ah ! Ah ! Vous croyez donc que je suis sourde ? C'est peut-être des parties de paradoxes, hein, ces jeux d'enfer, quand le vent tourne autour de votre maison maudite ! Je sais ce que je sais. Je fais mon salut, moi, je ne suis ni un mauvais juge, ni un renégat, j'ai le respect des lois et de ma religion. Chez vous ? Personne ne devrait y vivre… pas plus une jeune fille pure qu'une honnête vieille femme. J'aimerais mieux crever dans cette mansarde que d'essayer de dormir sous votre toit, mécréants !… Pourquoi la petite n'est-elle pas venue ? Est-ce qu'elle n'apprend pas, chez vous, à vivre sans feu, sans religion et sans honneur ? Ah ! Ah !… vous l'abrutissez sous des corvées de servante, parce que vous avez peur de la voir s'envoler, un beau matin, pour un mariage qui vous saignera aux quatre veines ! Il faudra bien lui donner une dot, hein ?… une dot, et comment ? puisque vous ne pouvez même pas me payer ma rente ?

Félix de Tressac, la lèvre mordue et un léger frisson dans sa main qui essayait de saisir celle du ouistiti frileux se débattant devant lui, eut une phrase de douceur câline :

— Voyons, ma tante, ne vous agitez pas ainsi. Félia m'a chargé de vous porter ses plus affectueux respects. Félia serait heureuse chez nous, complètement heureuse, si vous y demeuriez encore. Ne vous montrez pas plus méchante que vous n'êtes.

La tante riposta :

— Elle aurait mieux fait, la sotte, de te charger de m'apporter une salade de salsifis de pré, puisqu'elle sait que cela m'est ordonné pour mon estomac !

Félix de Tressac faillit pouffer de rire, mais peut-être eut-il peur de l'irriter davantage.

Cette vieille fée, réduite à l'impuissance physique, lui paraissait terrible par certaine lucidité morale. Quand elle se fâchait, elle prophétisait qu'elle les enterrerait tous, les enfants et les parents, avant d'aller reposer elle-même dans le cimetière du village de Tressac, où se trouvait le caveau funéraire de la famille, en son temps suzeraine du pays.

— C'est bon, c'est bon ! grogna-t-elle, se serrant dans les plis de son châle pour y dissimuler ses doigts pointus, vous vous entendez afin de me pousser à bout, mais j'irai un jour traîner mes quatre-vingts ans sur mes béquilles au tribunal civil… qui s'est débarrassé de toi, mon cher frère, parce que tu étais un mauvais juge sans foi ni loi, et je dirai… Ah ! ce que je dirai, Messieurs de Tressac, Dieu seul encore le sait !… prenez garde ! Malgré mes rhumatismes je ne suis ni sourde, ni aveugle…

Brusquement, l'orage des prédictions se déchaîna et la vieille folle se mit à défiler des injures incohérentes, un chapelet de sottises sans aucun lien entre elles où l'on ne pouvait guère démêler que l'horreur qu'elle éprouvait pour un chant d'église, un certain morceau d'orgue exécuté par le grand vent, un Kyrie ou pire ?

Et elle ajoutait, à ses divagations, des histoires de pas dans les murs, de fantômes glissant le long des corridors. On avait proba-

blement voulu la tuer, ou alors… ce qui se passait chez eux était du domaine des messes noires…

Félix de Tressac n'avait plus aucune envie de rire.

Son père, fatigué par ces clameurs d'orfraie, murmura :

— Allons-nous-en ! C'est ce qu'il y a de mieux à faire. En janvier, ma chère sœur, je m'acquitterai de mes dettes, soyez tranquille, et je vous assure que je joindrai à mon argent mes vœux de longue vie. Je préférerais mourir avant vous que d'exposer mes enfants au supplice de vos excentricités joint à l'insupportable odeur de vos tisanes. Viens, Félix, notre place n'est vraiment plus ici.

Et ces Messieurs de Tressac firent une sortie très digne pendant que la bonne, médusée par leur allure de gens dédaigneux des anathèmes, se signait dévotement derrière leur dos.

06

Aux murs, les têtes de sangliers, gueules ouvertes, montrant les crocs, contemplent férocement de leurs petits yeux de verre les Messieurs de Tressac réunis pour la collation. La salle à manger est tapissée d'un papier genre cuir de Cordoue tout aussi accessible à l'humidité que les autres tentures de la maison. Dans les angles, il pend ou se gondole, se détachant du plâtre. Sans les hures, qui ont l'air de s'esclaffer d'un rire macabre, ce papier-là ne tiendrait plus.

Félia, remplaçant la bonne, Brésille, occupée au lavoir, car c'est jour de lessive, sert à ses supérieurs, père et frère, des crêpes de maïs qu'elle a faites elle-même.

L'odeur de l'huile de noix dans laquelle on a fait cuire ces crêpes imprègne l'atmosphère et la réchauffe. Il faut les grands froids pour qu'on allume les feux de cheminées qui n'arrivent jamais à tiédir entièrement les immenses pièces carrelées, n'ayant guère de rideaux, encore moins de tapis. Quand le vent souffle, le terrible vent d'équinoxe, c'est glacial.

On goûte le vin de la dernière cuvée à cette collation plus substantielle que d'habitude. Il n'est vraiment pas mauvais, ce vin, encore trop doux, mais de jolie couleur.

Le père lève son verre du côté de la campagne dont le ciel est plus clair que celui de la cour.

— Il a du corps ! dit-il gravement.

Le fils répond avec déférence :

— Je suis de ton avis. Il saura porter l'eau.

Personne, en ce moment, n'a l'air de songer aux tisanes de la tante Fantille.

Entre les deux dressoirs qui se font face surchargés de faïences et de vaisselle d'étain brillantes comme de l'argent, règne une sécurité de famille bien unie. Ce n'est peut-être pas la chaleur de l'intimité, mais c'est la défense contre l'adversité, le devoir de rester ensemble. La véritable richesse ne réside-t-elle pas dans l'art de conserver ses apparences ?

Bien vivre n'est pas aussi nécessaire que continuer à vivre. D'ailleurs, qui se tourmente des misères morales ou qui ne peut s'y habituer lorsqu'on boit à sa soif et mange à sa faim ? Quand on a des regrets ou des remords, c'est qu'on digère mal.

L'ancien juge au tribunal civil n'achève pas sa crêpe de maïs :

— Tu me donneras des biscuits, dit-il à sa fille. Ils me permettront de mieux discerner le bouquet de ce vin-là que la nourriture chaude.

Toujours silencieuse et attentive, Félia se dirige vers le dressoir, derrière son père, et elle délie la ficelle d'un paquet apporté la veille du chef-lieu. Ses mains tremblent d'une légère émotion à la vue d'une belle tranche de génoise, ce massepain fait d'amandes pilées avec du sucre, du beurre et fort peu de farine. Son frère n'a donc pas oublié sa commission ?

Elle sert les biscuits dressés en pyramide sur la tranche même du gâteau.

Elle n'ose pas en parler. Elle attendra qu'on lui en offre, tout de suite, ou ce soir, au dîner.

Le père questionne brusquement, rien n'échappant à la lueur aiguë de son regard.

— De la génoise ? Pourquoi faire ? Le pâtissier s'est trompé, certainement… Tu as vu ?

Et il pousse l'assiette vers son fils.

— Il a complété le poids avec ça… parce qu'il aurait pu en mettre plus de cent à la livre, tellement ils sont secs, dit Félix, très railleur.

— Allons donc ! Qui aime la génoise ici ? Pas moi, ni toi ! J'ai horreur des blanc-manger qui ne servent à rien. Un biscuit termine bien le dîner en achevant le vin pur du dessert, mais ça… ça…

D'un index brutal, il démolit la pyramide et attire à lui la génoise qui se casse en deux morceaux.

Il sourit de pitié :

— Il faut donner cela au chien.

— Oh ! papa !… murmure involontairement la jeune fille, debout, derrière la chaise de son père.

Lâchement, son frère détourne un peu la tête.

Il sait pourtant bien qu'elle ne le trahira pas.

— Ma fille, commence solennellement le juge, ayant conservé des discours sur la conscience depuis la veille, la propriété nous fournit tous les desserts qu'on a le droit de rêver à ton âge. Ou tu es une jeune fille raisonnable, ou tu as toujours quatre ans. Je suis étonné de tes goûts dispendieux. Est-ce que les confitures, les fruits crus, les noix et les châtaignes ne sont pas meilleurs que les compositions frelatées de ces marchands qui ne savent qu'inventer pour dévaliser notre bourse ? Il te faut des bonbons et des gâteaux de la ville, alors que tu as nos raisins et nos crêpes de maïs ? C'est encore ton frère, trop complaisant, qui a subi un de tes caprices, mais moi je ne suis pas ici pour supporter toutes les fantaisies des voisins. Les uns veulent boire des médecines puantes, les autres dépenseraient volontiers tous mes revenus en friandises coûteuses… Ta génoise ne vaut pas la pâtisserie de ménage et tu peux apprendre à la faire si Joana te paraît insuffisante

à sa confection. Mais ça… ça… je parie qu'en examinant le corps du délit, on y trouverait du sable ou des coquilles d'amandes ? Ma chère enfant, pourquoi vas-tu chercher ailleurs une nourriture qui ne nourrit pas ou qui peut t'empoisonner ?

Il parlait lentement, posant ses mots comme des pions sur un jeu, ne haussant pas la voix, serrant les syllabes entre sa langue et son palais, ayant l'air de les déguster : ainsi le vin de tout à l'heure. Il ne grondait pas. C'était pire : il s'écoutait.

Félia de Tressac, très droite dans sa blouse de laine grise, semblait absente de la discussion. Elle savait que l'on ne pouvait pas tenir tête à son père, encore moins elle que son frère, parce que certainement elle ne trouverait pas les paroles qu'il faudrait pour se justifier.

Elle est une sauvage, à peine instruite, elle a appris ce qu'elle sait à l'école des prêtres qui lui ont inculqué une seule science : le respect des choses établies. Elle ne lit ni livres ni journaux et elle n'entend aucune autre cloche que celle du clocher de son village. Quelquefois, elle a des envies folles de luxe qu'elle ignore et qui sont des réminiscences de ses rêves de certaines nuits, des rêves continuant en elle dans ses occupations très humbles de la journée lui insinuant de timides désirs irréalisables. Oui, elle voudrait bien une robe neuve ou un gâteau inédit dont elle savoure le parfum sans jamais y avoir mordu. Mais très vite revenue à la monotone simplicité de son existence, elle ne regrette rien, ne se souvient même plus de ce qu'elle désirait, s'imaginant avoir été comblée par le rêve toujours plus beau que la réalité. Sans être pieuse, vivant entre deux hommes qui ne pratiquent aucune religion, sinon celle du renoncement, elle renonce aussi volontiers,

incapable d'une révolte et surtout de formuler une revendication quelconque.

— Va donc me chercher Perdreau, ma chère enfant ! ordonne le père tranquillement.

Félia sort de la salle à manger le cerveau paralysé par le besoin d'obéir sans réfléchir à la peine prévue. Elle descend les grands escaliers, le perron, et les paons accourent à sa rencontre, tous leurs falbalas balayant le sol. Leurs petites têtes princières auréolées d'aigrettes se dressent devant elle, dardant leurs yeux cerclés d'or.

Machinalement, elle fouille dans les poches de sa blouse où se trouvent toujours quelques grains en prévision d'une quête de ces beaux mendiants, lesquels ne servant à rien sont moins nourris que les vulgaires poules pondeuses. On parle même quelquefois de s'en défaire, car ils dégradent les murailles à force de chercher les baies de lierre à coups de bec ou d'ergots.

Arrivée au chenil et reçue par les hurlements de joie de toute la meute, Félia en détache Perdreau, un terrible chien maigre, tout en muscles sous sa peau blanche fleurie de petites roses d'un noir bleu. Elle le mène en laisse pour qu'il ne fonce pas sur les paons, dont il ne ferait que trois bouchées, plumes comprises.

Toujours muette, maintenant le chien dans le même silence obéissant, elle reparaît devant son père et attend les nouveaux ordres.

Son frère, debout, fume une cigarette tournant le dos à la scène. La main qu'il appuie, en arrière, au dossier d'une chaise est agitée d'un frisson.

Le père, les yeux sur le chien, comme s'il était entré seul, s'adresse à lui très affectueusement :

— Tiens, mon brave Perdreau, dis-moi un peu si cela vaut la peine d'être avalé.

Et il jette les morceaux de la génoise au braque ahuri qui les gobe comme il goberait des mouches, sans les apercevoir, puis le chien, s'asseyant sur son derrière, attend, les oreilles gonflées d'espérance, qu'on lui serve au moins un bel os de gigot après cet apéritif ridicule.

La jeune fille a-t-elle vu ce qui s'est passé ? On pourrait croire que non. Elle reconduit Perdreau jusqu'au chenil, et en lui enlevant sa laisse, elle flatte doucement son crâne bossu.

Elle n'a pas de rancune.

07

Le vent souffle. D'abord de très loin, comme une plainte émanant d'un effort, il cherche à s'ouvrir des portes, il demande son chemin, il tourne autour des collines, se serrant, frileuses, pour l'empêcher de se glisser entre elles, puis il commence à s'irriter des résistances.

Sa voix s'enfle et il secoue les choses dressées contre ses gestes de colère. Il est le prélude néfaste de l'hiver, et se battant avec ce qui demeure encore de l'été, il doit annoncer toutes les catastrophes en exagérant l'emphase des prophéties mauvaises. Il

sème la terreur parce qu'il n'a pas de visage. Il est la voix du vide et la nature a horreur de lui.

Il s'engouffre, là-bas, dans un vallon dénudé où il n'y a point d'arbre et il fonce, tourbillonne, puis il remonte, s'attaque à la forêt, fait craquer toutes les branches, en casse beaucoup qui sont déjà mortes, jonche les routes et les sentiers de feuilles sèches après avoir joué avec elles comme un chat furieux avec des souris jaunes. Tout se replie ou tombe sous ses morsures. Et il se fâche, s'enrage de plus en plus contre les obstacles. Personne jamais ne connaîtra l'affreux combat qu'il a entrepris contre un chêne, le doyen de la forêt qui portait des centaines d'années et s'était fait faire une place d'honneur au milieu d'une clairière. Au sommet du pays il a vu passer sous son ombre tant de bêtes, entendu tant de râles d'agonies et protégé tant de couples amoureux qu'il avait le droit de se croire éternel. Recevant le premier salut du soleil, buvant la première fraîcheur de la nuit, il se sentait roi.

Mais le vent, cette inconcevable révolte de l'air qui crache et vitupère sans motif avouable, cette crise d'hystérie de l'espace, ces convulsions dont on n'arrive pas à comprendre le mobile, cette force aveugle qui représente, très au-dessus de la nature, une absurdité stérile et qui s'acharne pour l'unique plaisir de détruire, le vent l'a enfin saisi par la tête, brisant sa couronne de feuillage, arrachant son sceptre, sa plus forte branche et l'éventrant du haut en bas. Dans la nuit transparaît sa plaie blafarde, encore humide de sa sève. Il est nu jusqu'aux entrailles et son cadavre désormais appartient aux bûcherons qui n'en tireront pas deux planches droites.

Et le vent, fier de son exploit, reprend sa course, descend joyeux, sifflant, rugissant, le long des pentes. Ses clameurs sont

des abois de meutes à la poursuite d'un mystérieux gibier. Il mène la chasse avec une méthode infernale, cerne tous les buissons, pénètre tous les halliers, frappe à toutes les barrières. Et il fait sonner des cors prodigieux, tire des salves de coups de fusil qui crépitent sur les frondaisons comme des averses de grêle sans avoir besoin d'aucune arme palpable. Pour faire cette guerre, il n'emploie ni les cailloux, ni l'eau, ni le feu. Il est en puissance, de toute éternité, non pas comme un Dieu possible, mais comme Satan lui-même, le souffle du Malin, un impossible maître qu'on subit sans le voir ni pouvoir le réaliser cérébralement.

Le vent pousse les escadrons de nuages emportés au galop de ses chevaux fous. Là-haut, des crinières blanches, grises ou noires voilent tour à tour la lune offensée par ce tumulte et ces fumées d'incendie. Comme une grosse larme, elle roule là dedans et se demande si elle suffira, cette nuit, à pleurer la fin du monde !

Le vent traverse la vallée paisible de la Jordonne. De ses poignes vigoureuses, il relève la chevelure des saules, veut arracher les dernières grilles de fer des Crocs et fait trembler d'un multiple frisson les lianes du lierre qui se mettent à fouailler la vieille demeure dans un délire de cinglements.

Le vent, autour d'elle, danse une sarabande qui foule les herbages et les fleurs tout en criant des injures. Tantôt un saule creux se couche pour ne plus se relever, tantôt un plâtras de muraille s'effondre dans le miroir d'eau. Tout cela était d'ailleurs prévu, et pourvu que tienne la maison sur ses assises, on ne se plaindra pas des nouveaux dégâts. La part du vent, c'est la part du diable. Il ne fait que passer, on lui envoie ce qu'on ne peut pas retenir et qui n'est jamais grand'chose !…

Au milieu de la maison, le père dort, dans une chambre bien close où sont entassés les meilleurs meubles et les plus épaisses tentures. Jean-Gabriel de Tressac rêve qu'il poursuit un de ces fameux sangliers dont les hures exhibent leurs grandes dents aux panoplies de sa salle à manger.

Il se retourne et s'étire :

— Ah ! oui, le vent !... et il se rendort, heureux de reposer à l'abri de la tourmente. Les murs des Crocs en ont vu d'autres !

Le vent le fait mieux dormir parce que cette menace de l'invisible ne le concerne point.

Ses récoltes sont rentrées.

Le vin est dans les tonneaux. S'il reste des châtaignes ou des noix aux arbres, ce sera plus commode pour les enfants de son fermier de les ramasser par terre.

Rien ne se perdra, sinon la peine de ce fou furieux, car le vent est, par excellence, l'expression de la folie. Ça ne sert à rien qu'à effrayer les simples d'esprit.

Jean-Gabriel de Tressac, l'ancien juge au Tribunal civil, est un esprit fort.

Il ne croit qu'au strict bon droit de l'espèce humaine : boire, manger, dormir, empêcher les voleurs, braconniers ou commerçants de dilapider vos revenus surtout quand on n'en a pas beaucoup.

Le vent a pénétré dans la maison.

Comment ? Par où ? Une lucarne du grenier ? Un soupirail des caves ? Il a grimpé, souffle à souffle, les marches du grand escalier, s'est mis à courir dans le corridor et maintenant il hurle désespérément, comme une bête haletante, au museau s'écrasant sous les portes.

Les enfants du comte de Tressac ne dorment pas.

Félia, réveillée en sursaut par la voix de l'ouragan, cette plainte lamentable ou menaçante qui ressemble à un sanglot ou à un ordre, s'est levée, elle s'est assise sur son lit, enveloppée de sa longue robe de nuit de fine toile blanche qui tombe jusqu'à ses pieds, sa natte brune détordue lui faisant un sombre collier autour des épaules, la tête penchée en avant, elle tend l'oreille pour écouter avec plus d'attention ce que raconte le fou.

Ses yeux fixes brillent d'une étrange luminosité. A-t-elle peur ? Cette musique douloureuse irrite toujours ses nerfs, les fait sortir de leur somnolence. Si elle ne pense pas, elle subit. Un souvenir reste fiché dans son cerveau comme une lame y creusant, de sa pointe insidieuse, une blessure par où s'en va sa raison de fille sage.

La veilleuse, accrochée sous la grande croix noire étendant ses bras protecteurs au-dessus de sa couche, n'émet plus qu'une petite flamme bien près de sa fin. Ou il n'y a plus d'huile ou le souffle de cet enragé, qui mord le bas des portes, est allé jusqu'à elle pour la courber, l'éteindre.

Ténèbres.

08

Une accalmie. La tempête s'apaise. Le vent se fait tendre, ronronne, expire en accord de harpe.

Félia est debout et rejette en arrière sa longue natte brune.

Elle a entendu une autre musique. Le vent berceur accompagne maintenant un chant religieux, les accords de cet harmonium qui scandent les derniers soupirs du formidable orchestre tout à coup dompté et, à son tour, les prolonge douloureusement.

Dans la maison endormie, il y a un musicien qui veille encore et qui joue très doucement, pour lui seul, comme on parlerait bas, le chant liturgique du Kyrie.

C'est la prière désespérée de ceux qui n'ont aucun espoir dans la vie et s'en remettent à Dieu pour qu'il assure leur bonheur dans un autre monde.

Félia ne prend pas la peine de chausser ses pieds nus. Elle tremble pourtant de froid et d'angoisse. Tout son corps n'est qu'un frisson, elle claque des dents, mais elle avance.

Àchaque soupir de l'harmonium qui pleure ou supplie là-bas un ciel inexorable, elle risque un pas, puis un autre pas et s'affermit peu à peu dans sa direction vers cette singulière prière de mort qui est peut-être, pour elle, le signe d'une rédemption future.

Félia n'est cependant ni pieuse, ni amoureuse, mais elle est toujours celle qui obéit machinalement à ses supérieurs. Sa volonté n'est plus que celle de l'aîné, d'un père ou d'un frère.

La voici qui ouvre sa porte.

Comme si elle venait de libérer un ennemi, un souffle puissant l'enveloppe : le vent a repris sa ronde. Il tourne et frappe aux murailles de ce corridor qui traverse toute la maison. Le monstre enfermé cherche une issue. Il secoue les boiseries, fait vibrer les vitres des fenêtres en accords gémissants avec les accords de l'orgue. Une silhouette d'autrefois hante la galerie de l'ancien couvent, quelque jeune clerc en mal d'insomnie se rendant à la chapelle pour s'y humilier devant le tabernacle. C'est Félicie de Tressac dont les yeux deviennent phosphorescents quand elle passe dans les embrasures des croisées n'ayant ni rideaux ni volets. On pourrait l'apercevoir de la cour si les domestiques ne dormaient pas à poings fermés dans leurs chambres basses, Jeanton à côté de ses chevaux, à la bonne chaleur de leur litière, Brésille et Joana dans une buanderie près du grand cuveau qui exhale encore une moiteur de la dernière lessive. Non, ce n'est pas une nuit à courir les chemins ou les corridors dallés de pierres humides !

Et Félia va d'un pas d'hallucinée, jusqu'au bout de cette galerie sur laquelle s'ouvraient, jadis, les cellules, les réfectoires et les grandes salles des Chapitres.

Félix de Tressac habite une des plus vastes chambres des Crocs. C'est probablement l'emplacement de la chapelle du monastère, car elle est ronde et son plafond finit dans une voûte rappelant sa destination sacrée. Elle est, comme les autres pièces du manoir, fort peu meublée, séparée par un paravent de bois peint où l'on croit voir encore des figures nimbées de saints et de saintes qui ont subi les avaries du temps et n'ont plus rien de précieux à perdre.

Un harmonium est à gauche, pas loin d'un divan d'allure mondaine, encombré de coussins, de vieilles soieries, recouvert d'un merveilleux châle des Indes dont les broderies étincellent comme semées de perles, mais si on l'examinait de près, on se rendrait compte de dégâts qui sont l'œuvre sournoise des mites. Il y a quelques sièges confortables, un bureau, une vaste bibliothèque rassemblant tous les trésors que rêverait un bénédictin, aussi certains grimoires peu catholiques placés sur les plus inaccessibles tablettes, hors de la portée des enfants !

Félix, réveillé par le vent, ou ne s'étant pas couché, cette nuit-là, s'est mis à jouer de l'orgue, certain de ne troubler personne par cette tourmente d'équinoxe dominant tous les soupirs, tous les cris, jusqu'à la funeste fantaisie de son tourment à lui.

Une lampe à l'abat-jour de soie rouge éclaire à peine la figure pâle du jeune homme et l'assombrit d'un teint ardent qui n'est pas le sien. Ses mains caressent les touches du clavier et ses pieds s'appuient avec une prudente retenue sur les pédales.

Un sourire crispe ses lèvres serrées dans une raillerie bizarre, évoquant une souffrance ou une espérance inavouable.

Il chante la mort de son âme.

En a-t-il jamais eu une ?

Par quelles douloureuses évolutions a dû passer son cerveau pour en arriver à cette négation de tous les sentiments humains : l'orgueil, l'ambition, les passions vulgaires ou nobles ? Quelle volonté mauvaise a bourrelé ce cœur de tous les regrets, de tous les remords et lui a fait accepter tous les renoncements ?

Est-ce un malade ou un malheureux ?

Il tourne subitement la tête, un dernier accord expire sous ses doigts : sa porte vient de s'ouvrir et sa sœur est là, toute blanche, très droite, tellement calme qu'elle n'en est que plus effrayante malgré sa beauté. Ce n'est pas le fantôme d'une morte, c'est le double d'une vivante. Elle est là en apparence seulement.

D'un bond, Félix s'élance vers elle et entoure ses épaules de ses bras :

— Toi, ma félicité ! murmure-t-il en la serrant sur sa poitrine d'un enlacement si violent que la jeune fille semble étouffer.

La porte refermée au verrou, il entraîne Félia sur le divan, la fait asseoir et se prosterne à ses pieds.

— Tu as froid ? questionne-t-il, anxieux.

La jeune fille baisse doucement les paupières et le front pour dire : oui.

Elle a toujours froid. Il le sait bien ! Jamais de feu dans sa chambre et encore moins de vêtements chauds ! Elle est celle qui doit remplacer toutes les vanités du siècle, y compris le nécessaire, par sa jeunesse active, son courage à accomplir tous ses devoirs et sa très belle santé.

Son père aime à répéter cette phrase, d'une savoureuse ironie en la circonstance : « esprit sain dans un corps sain n'a pas d'inutile besoin ». Il a découvert ça dans un lexique du temps passé, un abrégé de la morale en action, de toutes les lois que les sous-Jean-Jacques Rousseau ont fourni aux lecteurs sans, bien entendu, s'en servir pour eux-mêmes à l'exemple de leur hypocrite modèle.

Mde Tressac est la victime de ce juge intègre, mais elle a trouvé dans son frère un merveilleux redresseur de torts !

Àgenoux devant elle, il l'enroule dans le châle des Indes, tasse autour de son corps grelottant tous les coussins et réchauffe ses mains sous ses baisers.

Ce n'est plus ni un prêtre, ni un jeune sceptique revenu de tout parce qu'il a trop lu, trop vécu ou trop réfléchi sur les fins dernières de l'homme, c'est l'amoureux fervent d'une femme dont il a fait la divinité de sa vie et qu'il respecte à sa manière comme lui représentant la seule consolation de sa désespérance.

Il possède ce cerveau de jeune fille, entièrement, absolument, parce qu'il l'a volé, ayant surpris son point vulnérable. Il l'a soumis à sa volonté sacrilège ayant, d'ailleurs, jusqu'à présent, complètement renoncé à l'absolu charnel pour essayer de réaliser un absolu… moral.

Elle n'aimera que lui.

Elle ne se mariera jamais.

Elle lui obéira comme une esclave et en revanche il demeurera le sien, c'est-à-dire son maître platonique.

Unie à lui dans une existence de hors la loi, presque diabolique, elle ne saura même pas s'il y a d'autres joies, d'autres voluptés et qu'elle peut espérer d'autres hommages.

Il n'a guère plus de vingt-cinq ans, mais il est bien plus vieux qu'elle sous tous les rapports, car il n'a pas son entière, son inaltérable pureté.

M Félicie de Tressac est simplement une hystérique de la belle race des saintes Thérèse.

Elle est la femme-Dieu.

Si elle s'en doutait, elle serait sans doute et fatalement la pire des courtisanes, mais elle s'ignore.

Dans ce ciel de féeries qu'il a créé pour elle seule, où tout demeure impalpable, les peines comme les plaisirs, il y a cependant un astre noir : la jalousie.

Félix de Tressac ayant abdiqué son rôle de mâle n'en a pas moins hérité de l'orageuse démence de son espèce : il est jaloux.

Sans en avoir la moindre conscience, il tyrannise Félia de cette autre passion, encore plus malsaine que son amour.

Félia lui échappe par son mutisme.

Est-ce parce qu'elle ne pense pas qu'elle ne dit rien ou est-ce parce qu'elle veut lui dissimuler ce qu'elle pense qu'elle ne parle pas ? Avec lui, est-elle réellement en état d'hypnose ou reste-t-elle toujours l'enfant inconsciente de son triste sort ?

Il sait que lorsqu'elle est la proie d'une certaine terreur, celle du vent, par exemple, elle se soumettra passivement à son emprise, mais dès qu'elle peut lui échapper, fuir son obsédant contrôle, elle semble le haïr ou l'éviter de toutes ses forces.

Il n'a jamais pu démêler la part d'amour que comporte sa part d'obéissance.

D'ailleurs, n'obéit-elle pas à tout le monde ? À son père injuste, à Joana, la cuisinière ignorante, à Brésille, la paresseuse

fille de chambre qui lui laisse des corvées qui ne regardent pas la demoiselle de la maison ?

Elle est aussi heureuse avec lui que peut le devenir une malade, une névrosée avec son médecin lui enjoignant de ne plus souffrir, mais dès qu'est terminée la consultation, l'auscultation de ce cœur fermé, elle repart pour sa vie végétative et ne se souvient plus du dompteur qui l'a, un moment, asservie.

Il s'est assis près d'elle, la serrant contre lui, et il parle à son oreille :

— Tu es sortie pendant notre voyage à Périgueux ? Réponds-moi franchement.

Elle sourit, d'un vague sourire enfantin, se blottit frileusement dans ses bras parce que c'est bien bon d'avoir chaud. C'est encore meilleur, peut-être, de ce que ça n'arrive pas souvent !

— Non, répond-elle aussi franchement que possible.

Il prend entre ses deux index son front et lui tire un peu les paupières qui se relèvent en montrant, révulsées, les prunelles d'émeraude.

— Tu es sortie ! Tu mens ? Voyons, dis-moi tout. Je ne te reprocherai rien.

— Oui, je suis sortie pour aller m'asseoir sur la terrasse.

— Qui attendais-tu donc ?

— Je voulais me voir dans le miroir d'eau.

— Ah ! pour cela, un enfantillage ? Tu as une glace dans ta chambre.

— Il n'y fait pas clair.

— Et quelqu'un est-il passé sur la terrasse, puisque le chemin, lui, passe par là, venant du village ou allant à la ville ?

— Non. Je n'ai vu personne.

— Félia, quand on est très jolie, on n'a pas besoin de se regarder. Ce sont les autres qui vous regardent, hélas ! Et que devient ton adorateur de la dernière chasse : Roland de Malet ?

— Je ne sais pas.

— Il te fait la cour ? Inutile de me le cacher. J'ai vu. Quand tu vas promener ta Lison dans nos bois, c'est pour le rencontrer ?

— Alors, si tu le sais, pourquoi me le demandes-tu ?

Il étend le bras pour atteindre, sur son bureau encombré de papiers d'affaires, un petit paquet.

— Je t'ai rapporté des bonbons, Félia, et si tu n'as pas pu manger ta génoise, je peux la remplacer.

Avec une vivacité de chatte qui flaire du lait, Félia le guette, de ses yeux redevenus normalement brillants.

Il sort du paquet un sac noué d'une faveur qu'il dénoue.

C'est une joie d'enfant, une joie très naïve, sincère, qui transforme la patiente, dont on ne devine guère que les instincts primitifs à travers les gestes imposés.

Elle croque les pralines en souriant, mais elle est prête à se rendormir de son demi-sommeil, si son tourmenteur insiste pour lui faire avouer ce qu'elle ne conçoit pas clairement. À vingt ans,

Félia n'en comprend pas beaucoup plus qu'à dix, lorsqu'elle répondait au catéchisme de sa paroisse. Un amoureux, un galant ? Chez les domestiques ou les paysannes des veillées épluchant les châtaignes, cassant les noix, on appelle ça : parler à quelqu'un.

On lui parle, elle ne parle à personne.

Le vent, qui s'était calmé, redouble de rage autour de la maison. Le lierre se froisse et bat de ses lianes souples le vitrail du fond de la chambre qui représente une colombe dans un triangle irradiant des rayons d'or. Félia se serre contre son frère et enroule sa tresse brune autour de sa chemise coulissée. Elle porte des chemises ainsi, comme les filles du pays les plus humbles, sans broderies, sans dentelles, de toile un peu plus fine, voilà tout. Par l'emploi quotidien de son temps, elle n'est qu'une paysanne, mais elle pourra devenir une grande dame si elle se marie, et alors elle aimera les robes à traîne, les bijoux, les fêtes où l'on danse et où l'on se compare aux autres jeunes femmes pour se trouver mieux.

Il songe à l'imprudence que ce serait d'éveiller en elle les ordinaires préoccupations des demoiselles de son rang. Personne, encore moins un parent que tout autre, n'est là pour lui révéler ces choses mondaines. Des chasseurs venus aux Crocs sans leurs femmes ont bien tenu quelques propos de convention :

« Il y a un bal à la Préfecture, y amènerez-vous votre fille, Tressac ? »

« Cet hiver, nous aurons un grand concert pour l'œuvre des orphelins. Il faut y conduire Mademoiselle. »

« Tressac, si vous ne voulez pas vous déranger, que ne la confiez-vous pas à son frère ? »

Mais le frère se gardait bien de répondre à ces invites, et il savait, de plus, que les dépenses qu'aurait entraînées cette expédition étaient en dehors de tous les budgets prévus par le juge inflexible.

Félix, couché maintenant à ses pieds, la contemplait mangeant ses pralines. Elle restait tout entière au présent d'une sensation agréable et avant de rêver d'aller au bal elle souhaiterait de ne plus avoir froid, car c'était une petite fille raisonnable, incapable de se révolter contre les fatalités la séparant du reste du monde civilisé.

Et cela, logiquement, le rendait complice de son père.

Le mauvais ange, ouvrant les paradis artificiels, se faisait le geôlier de la petite sainte, pour qu'elle n'allât pas voler de ses propres ailes vers un autre nid. Et comme il était d'une intelligence très supérieure à sa criminalité, il souffrait malgré lui de cette abominable situation en désaccord complet avec son amour : la laisser son inférieure pour mieux la garder.

Il l'avait d'abord aimée mystérieusement, religieusement. Maintenant qu'il avait surpris le moyen de la séduire sans qu'elle pût s'en plaindre ou s'en scandaliser, il essayait de lui faire partager sa passion, d'obtenir son entier consentement. Il voulait l'amener jusqu'à lui par la volupté. Seulement l'étrange fille demeurait la fontaine scellée dont parle l'Écriture et si elle lui restait soumise au point de venir le rejoindre sur un ordre mental, dès qu'elle reprenait son libre arbitre, elle mettait une constante application à l'éviter.

Ils vivaient tous les deux enfermés dans le même cercle, ne pouvant se soustraire au vertige qui les condamnait à se poursuivre, ou à se fuir, sous le même toit.

— Félia, ma chérie, murmure le jeune homme, rêvant à l'éternel projet de tous les amants en face du fruit défendu, le désir de partir ensemble, de tout quitter, famille et conventions sociales, ma Félia, veux-tu t'en aller d'ici avec moi ?

Elle lui sourit malicieusement :

— Pourquoi faire ? On est si bien chez nous !

Et elle ajoute, avec une humble reconnaissance :

— Je veux dire : chez toi !

Pense-t-elle aux pralines ou à ses caresses ? Est-ce qu'on devine ce qu'il y a dans une cervelle de jeune fille qu'on a vidée de son sentiment personnel pour lui substituer des intentions qu'elle ne connaît pas ?

Ils n'ont, ni l'un ni l'autre, les moyens de partir.

Pour braver certains scandales, il faut de l'argent, une fortune indépendante qu'ils ne possèdent pas. Félix de Tressac, très instruit, capable de se débrouiller seul dans une existence qu'il pourrait se créer à sa taille et selon ses goûts, se sentait, lui aussi, le prisonnier de son père, dont il était l'homme d'affaires, le gérant de leur propriété tenant les comptes au plus juste, de toutes les revendications chicanières de l'ancien juge. N'ayant pas pu s'évader dans la prêtrise, il se voyait toujours le renégat en marge de toute société normale, et davantage la proie de sa terrible passion contre laquelle il n'avait même plus l'idée de lutter.

Il se releva, la regarda fixement :

— Tu es une petite sœur délicieuse, fit-il d'un ton sourd, ma félicité suprême… et la plus certaine damnation qu'un homme puisse souhaiter en pénitence de tous ses péchés passés, présents et futurs ! Allons ! Viens m'embrasser avant de rentrer chez toi, car voici le jour.

Un rayon très pâle se glissait derrière la colombe du vitrail, illuminant ses plumes blanches. Le vent s'était tu et le calme renaissait dans la nature.

Docilement, elle dépouilla le châle des Indes qui l'entourait, comme une actrice enlève un costume, elle vint à lui, la tête droite, les yeux tout à coup exorbités, phosphorescents.

Il la prit à pleins bras, baisant follement ses lèvres qu'elle lui tendait, puis, ouvrant la porte, il la poussa dehors d'un mouvement désespéré.

09

M Félicie de Tressac montait admirablement à cheval. C'était sa seule science et l'unique art d'agrément permis par son père.

Petite fille, elle avait appris à bien tomber. Jeune fille, elle savait se tenir en selle aux plus effarants galops de chasse et sautait les fossés avec une incomparable maîtrise. Elle accompagnait souvent le comte de Tressac durant les randonnées quotidiennes qui les menaient aux coupes de bois ou aux semailles des nouvelles terres défrichées, et si elle respirait certainement plus à

l'aise qu'entre les quatre murs des Crocs elle n'en ressentait pas beaucoup plus de joie. Elle réglait correctement son allure sur celle du solennel magistrat qui la prenait à témoin des négligences de ses ouvriers agricoles.

Quand elle sortait avec son frère, elle tremblait de faire des rencontres que celui-ci lui aurait reprochées. Elle ne pouvait se croire en sûreté que dans une solitude relativement dangereuse et elle en profitait pour galoper éperdument ayant l'air de fuir toutes sortes de menaces chimériques.

Ce matin clair de décembre, il avait gelé, le soleil n'arrivait pas à fondre la glace dans les ornières. Jean-Gabriel de Tressac, monté sur le Pacha, M Félicie bien assise sur sa jolie jument Lison regardaient d'un peu haut leurs terres, que la charrue avait eu de la peine à défoncer, sol trop argileux, fertile en cailloux où il aurait fallu des amendements que le propriétaire refusait à ses fermiers en prétendant que ce qui manquait le plus aux travailleurs de ses champs c'était encore le courage des bras. Il n'avait peut-être pas tout à fait tort.

— Regarde-moi ça, disait-il, désignant du bout de sa cravache une charrue plantée au milieu du dernier labour et encroûtée de mottes jusqu'aux mancherons, ils l'ont abandonnée là depuis au moins quinze jours ! Ils sont tellement paresseux que cela leur semble tout naturel, et d'ailleurs ce n'est pas l'ouvrier qui paie son outil, chez nous !

Ils étaient venus par le mauvais chemin de la colline qui conduisait au village de Tressac, chemin de traverse plus long que la route de la vallée, mais plus pittoresque. En se retournant, ils pouvaient contempler un beau panorama tout constellé de

givre. Les prairies d'en bas semblaient lustrées de débris de miroirs et sous les saules bordant les ruisseaux on voyait fuser des reflets de soleil en éclairs d'argent. Un léger brouillard sortait des herbages humides, la maison s'enfonçait dans une brume, disparaissait sous son manteau de ce deuil du lierre qui brave toutes les saisons.

Une paix profonde et triste régnait autour d'eux, parce que les oiseaux ne chantaient plus et que les bêtes, terrées, dormaient encore engourdies par le froid de la nuit.

La vallée s'enlaçait aux contours de la Jordonne qui, seule, vivait, remuait dans ce paysage désert, roulant ses flots grossis par les pluies de l'automne comme un torrent.

M. de Tressac allait visiter ses coupes de bois. Il avait choisi sa fille, ce jour-là, pour enregistrer ses observations parce que son fils était moins docile ; il raillait tout le temps ou se permettait des plaisanteries que Félia n'aurait jamais risquées.

La jeune fille portait une simple amazone de drap gris assez semblable à sa blouse de laine de tous les matins et se coiffait d'un petit feutre rond qui lui donnait un visage boudeur de garçonnet têtu.

Quand on eut bien examiné la question des terrains plus ou moins négligés, on se mit à trotter pour gagner les halliers, vers le village. Une fois sous bois, on ne voyait plus rien de la campagne et c'était l'autre désert, celui des arbres, un silence à peine troublé par le menu marteau d'un pivert cherchant des insectes sous les écorces.

On allait bifurquer pour entrer dans la forêt sans s'occuper des chemins tracés parce que le terrain était convenablement durci et qu'on avait fauché les fougères lorsque le grand juge se dressa brusquement sur sa selle :

— Hein ? fit-il. Est-ce que j'ai la berlue ? Il y a un cadavre là !...

Au pied d'un châtaignier, plié en deux sur une de ses grosses racines, on apercevait un corps d'homme vêtu de haillons qui paraissait dormir d'un sommeil peu naturel, à neuf heures du matin, par un temps relativement glacial.

Mde Tressac fit reculer sa jument en tirant sur les rênes d'un geste nerveux.

— Tu crois que c'est un mort ? demanda-t-elle à voix basse, les yeux fermés.

Le comte de Tressac descendit de sa monture, tenant la bride, il s'avança pour examiner le cadavre en question et, tout près, il éclata d'un rire qui parut terrible à la jeune fille. Elle rouvrit les yeux, secouée de frissons, n'osant pas encore regarder. L'homme qui demeurait tordu sur lui-même devant le châtaignier n'était pas mort, mais pris dans un piège à loups, un de ces redoutables engins à ressort puissant qui, déclenchés, ne peuvent plus être desserrés par la victime de leurs dents de fer.

L'homme, un braconnier bien connu du propriétaire des bois qu'il mettait au pillage depuis des années, avait buté dans le piège caché sous un tas de feuilles.

— C'est donc toi, Garillac ! s'écria le juge en poussant de la botte le prétendu cadavre. Ah ! ah ! mon drôle, te voilà prisonnier comme un simple renard voleur de poules et de lapins que tu es !

L'homme, un grand diable maigre dont le visage suait de peur en dépit de la gelée blanche répandue sur lui, n'essaya pas de protester ni d'attendrir. Il bredouilla une malédiction en patois, se souleva sur ses mains pleines de sang, car il s'était furieusement débattu contre l'énorme étau qui mordait sa jambe, et retomba.

Depuis combien de temps endurait-il ce supplice ?

Il avait dû venir au petit jour pour vérifier ses pièges à lui, ses collets, il avait trébuché dans l'autre, s'était épuisé à découvrir le secret du sinistre engin, on le voyait à ses ongles teints de rouge, et, vaincu par la souffrance, il avait eu le courage de faire le mort en apercevant le propriétaire de ses terrains de chasse. Comme il le connaissait bien, il ne cherchait pas à l'implorer. Il y a des malfaiteurs qui préfèrent n'importe quel tourment à la prison.

— Il faut le délivrer, papa, supplia M de Tressac qui semblait prête à sauter aussi de sa monture pour aider au sauvetage.

— Ça, jamais ! gronda le juge en remontant à cheval d'un bond presque joyeux. Si la situation n'est pas plaisante, il pourra bien la supporter un petit quart d'heure de plus. Il ne me faut pas ça pour aller à Tressac ! Un temps de galop et je ramène le garde champêtre qui, au lieu de faire la grasse matinée, devrait bien surveiller les bois de sa commune, puisqu'il est payé pour nous rendre ce service. Tu vas me tenir à l'œil ce mauvais garçon, et surtout pas de sensiblerie, car il pourrait t'en cuire ! Un braconnier, ça ne respecte rien. On le soignera en prison, où il aura le temps de réfléchir.

Le comte de Tressac, la conscience en repos, fila droit devant lui, avec le plus louable empressement.

Mde Tressac, dès qu'il fut hors de vue, se laissa glisser à bas de sa monture, et pendant que Lison, le cou tendu, soufflait de réprobation vers l'homme, elle se précipita sur le piège. Le patient la regardait, pris de pitié, à son tour, pour ses frêles mains qui essayaient de tenter ce que sa force exaspérée n'avait pu réussir et il se répandit en discours patois où les jurons alternaient avec des lamentations dignes d'un damné.

Félia n'entendait même pas. Elle comprenait vaguement le patois, mais, toute à son œuvre de délivrance, elle ne réfléchissait plus.

— Voyez-vous, notre demoiselle, avoua le braconnier, se décidant tout à coup à parler un français à peu près correct, ce n'est pas du travail pour vous ! Il y a un secret à ces machines-là et comme je ne l'ai pas fabriquée, moi, je ne sais pas où ça se trouve. Cherchez autour de l'arbre.

Félia, obéissant, retourna toutes les feuilles sèches, puis en un grand geste d'impuissance, elle mit, sur ses yeux, ses deux petits poings gantés.

Tout attendri, le braconnier souffrait vraiment moins en voyant cette belle fille pleurer sur lui.

Enfin, on entendit les pas d'un cheval. C'était certainement le terrible juge ramenant le garde champêtre. De toutes façons, c'était la délivrance…

10

Par le chemin de traverse arrivait un nouveau cavalier, encore un chasseur, le fusil au dos, montant un joli bai-brun qui arrondissait gracieusement l'encolure.

Lison fut la première à lui souhaiter la bienvenue avec un petit hennissement de plaisir.

Épouvantée, surtout très confuse, M de Tressac s'épongea les joues de ses deux gants en reconnaissant Roland de Malet qui était accusé par son frère de lui faire la cour.

Il ne chassait nullement sur les terres de ses voisins, mais à la vue du singulier et tragique tableau que formaient cette jeune amazone en larmes, ce pauvre diable en sang, il sauta lestement à terre, se découvrit d'un geste respectueux :

— Mon Dieu, mademoiselle, que faites-vous ici ? Pourquoi pleurez-vous ? Et qu'est-ce que c'est que cet homme blessé ?

Un instant, Félia eut l'idée, un peu lâche, de remonter à cheval et de se sauver à toutes brides. Son cœur battait si fort qu'elle y renonça.

— Ah ! le pauvre garçon ! s'écria Roland de Malet en se baissant pour examiner le braconnier, dont les yeux commençaient à luire d'une espérance folle.

— Monsieur, murmura Félia, dont les yeux brillaient aussi, les prunelles d'émeraude ayant repris tout leur éclat, vous pourrez peut-être le sauver, vous ? Il faut se dépêcher. Mon père va ramener le garde champêtre… ce sera peut-être trop tard s'il a la jambe coupée…

Alors Roland de Malet eut un involontaire mouvement d'indignation.

— Le garde champêtre pour un procès-verbal ? Mais le plus pressé c'était de le tirer de là, en effet ! Nous allons essayer… Toi, ne bouge pas ! ajouta-t-il, s'adressant à l'homme pelotonné sur lui-même comme un chien battu… et repentant.

Le chasseur étudia la question du secret de la machine.

— On ne devrait jamais employer de pareilles armes, pas plus contre les animaux que contre les gens ! grommela-t-il en écartant les feuilles mortes autour de l'engin.

— Je n'ai rien trouvé ! soupira la jeune fille, qui respirait maintenant, pleine de confiance.

Roland de Malet était un grand garçon de trente ans, au visage régulier, aux regards droits, de cette couleur chaude et veloutée rappelant les marrons de son pays. Il avait une soyeuse moustache rousse, des cheveux d'un blond très foncé, taillés à l'ordonnance, car c'était un officier. Il paraissait très fort, mais n'avait tout de même pas la poigne ou l'adresse nécessaire pour exécuter une manœuvre toute nouvelle pour lui et craignait, en outre, de blesser davantage son patient.

— Sacrebleu ! fit-il. Oh ! pardon, mademoiselle, mais c'est agaçant à la fin ! Si on arrache tout du sol, on arrachera sa jambe du même coup.

— Oui, gémit l'homme ! Je l'ai assez cherché, moi, depuis l'aube que je suis là. C'est fait pour que les grosses bêtes ne puissent pas s'en sauver… et c'est moi la grosse bête. Tout ce que je vous demande, monsieur le Marquis, c'est de me sortir des

griffes du garde champêtre. J'aime mieux y perdre de la viande que d'y gagner de la prison.

Alors, Roland de Malet, très impressionné par l'évocation, non du garde champêtre, mais de celui qui allait le ramener, fit glisser son fusil de son dos à ses genoux, le déchargea soigneusement, puis introduisit le canon entre les dents de la redoutable machine le plus doucement possible, en levier. Le piège s'ouvrit et Garillac, avec un rugissement de joie ou de douleur, en retira sa jambe.

— Ah ! s'écria-t-il, dans un élan de comique reconnaissance, je vais vous donner mes deux lapins pour la peine, monsieur le Marquis, et vous partagerez avec Mademoiselle.

Roland de Malet ne put s'empêcher de rire.

— Allons ! Ne perds pas ton temps à chercher tes lapins, mon drôle, lui répondit-il gaiement, et détale si tu peux, car nous sommes ici trois en contravention et c'est au moins deux de trop !

Àla grande stupeur des deux jeunes gens, de trop dans la contravention, Garillac, après avoir ramassé un carnier derrière l'arbre qui l'avait jusqu'ici masqué aux témoins de son aventure, s'éloigna d'abord à cloche-pied, puis se mit à ramper entre les taillis et enfin se volatilisa pour ainsi dire sans qu'on pût comprendre de quelle façon.

— Inoui ! fit le jeune homme un peu embarrassé de son rôle, à présent que la victime redevenait un gibier de potence. Ce que ça vous a la vie dure, ces animaux-là !

— Que va dire mon père ? soupira Félia, revenant à la saine notion de sa vie personnelle.

Roland la regardait, anxieux :

— Je vous proposerais bien quelque chose, mademoiselle ? seulement si ce braconnier-là n'a pas une cachette sûre et qu'on le repince tout de suite, ce ne sera pas fameux comme solution.

— Je ferai tout ce que vous voudrez, monsieur, pour que mon père ne vous rencontre pas ici.

(Elle ajouta, dans un sourire de gamine heureuse :)

— Et pour vous remercier de votre bonne complaisance.

— Eh bien, remontons à cheval et prenons du champ, c'est-à-dire ayons l'air de courir après le coupable ! Si nous restons en face de ce piège vide, nous faisons figure de complices. Moi, je ne me charge pas de mentir à monsieur votre père.

Félia, qui avait l'habitude d'obéir passivement à ses aînés, subit l'ascendant du beau regard droit de Roland de Malet et se dirigea sur Lison, laquelle soufflait d'impatience.

Le jeune homme mit le genou en terre, tendit sa main, bien à plat, à la jeune fille. L'amazone posa dessus le bout de son petit soulier et s'enleva, de leur mutuel effort, pour se remettre en selle. Cela fut charmant comme un rite d'ancienne chevalerie.

Ni l'un ni l'autre, du reste, n'avait l'air de croire qu'ils accomplissaient un rite !

Et ils s'éloignèrent au galop, coupant au plus près pour regagner le chemin opposé à celui qu'avait choisi le braconnier Garillac…

— Mademoiselle Félicie, disait le jeune officier, debout près d'elle, qui s'était assise sur la grosse branche tombée du chêne éventré par le dernier ouragan, il y a bien longtemps que je rêvais de vous parler à cœur ouvert, mais votre père, votre frère, m'ont témoigné une telle hostilité que je ne savais plus comment y arriver. Si vous saviez ce que je bénis le pauvre diable qui s'est pris au piège ce matin !

— Oh ! Monsieur, ne gâtez pas votre bonne action…

Elle était toute rose de la course, et sa natte se détordant sous son petit feutre rond, elle l'avait ôté afin de remettre de l'ordre dans sa coiffure.

Elle se souvenait que justement ce matin-là, pressée de rejoindre son père, elle ne s'était même pas peignée.

— Voyons, mademoiselle Félia, ne soyez pas aussi farouche que vos parents. Ce n'est pas de ma faute si j'agis en dehors d'eux. Ils m'ont mis en quarantaine et je n'ai guère de patience quand il s'agit de ce qui me tient au cœur. (Il s'efforçait de rire, mais on sentait qu'il était très ému.) J'ai bien essayé de pressentir votre frère. Félix a gardé du séminaire une espèce de dédain pour les amoureux, alors… vous saisissez ? Il a pourtant des yeux d'un noir qui semblent avoir déjà contemplé tous les diables ! Quand vous sortez, c'est avec lui, généralement. Aux chasses, ce serait plus facile et je n'ai pas de chance, on a oublié de me convier à la dernière battue…

Il s'arrêta, un peu gêné par le silence de la jeune fille.

Elle contemplait le paysage se déployant devant eux, et, sans doute, se laissait gagner par sa mélancolie. Des collines couvertes

de bois s'étendaient, montant et descendant à perte de vue, les unes déjà toutes noires, dépouillées, les autres encore dorées de leurs feuillages morts.

Rien ne passait, rien ne vivait, aucun paysan, aucune charrette et sous un ciel pur d'un bleu pâle tournant au jade translucide, régnait la plus merveilleuse lumière.

Là-bas, très loin, pointant dans les massifs d'un parc pris dans la forêt, on devinait les tourelles d'un château qui avait l'aspect d'un joujou posé là pour distraire l'œil que cette grande solitude aurait pu attrister. Au premier plan, au centre de cette grande clairière battue de tous les vents, un chêne colossal tendait ses bras tordus, broyé par la tempête, il exhibait une plaie béante, à moitié éventré par on ne savait quelle arme de géant.

Les deux chevaux, sagement rangés côte à côte, Roland de Malet gardant leurs brides sous son bras, se poussaient de temps en temps amicalement du nez.

— Mademoiselle Félia, je vous supplie de ne pas me faire l'injure de croire que j'abuse de la circonstance, murmure Roland avec le naïf égoïsme de tous les amoureux. Cependant, nous sommes très bien placés pour une explication : vous apercevez, n'est-ce pas, les tourelles en ardoise de ma maison ? Eh bien, il y a là-dessous ma maman, qui est une femme exquise, mes deux sœurs, Marie et Sylvie, des filles délicieuses, et elles seraient toutes les trois bien contentes de vous voir venir chez nous, pour y vivre avec elles ! Ce n'est ni gai ni sain pour vous, si jeune, de rester tellement isolée aux Crocs, une maison noire et humide… Ensuite, la vie de garnison est très amusante, vous savez… Mademoiselle Félia, est-ce que vous m'écoutez seulement ?

La jeune fille tourna enfin la tête vers lui et le regarda fixement, froidement, de tous ses yeux à ce moment inondés de la clarté bleu pâle de ce ciel d'hiver.

— Je ne veux pas me marier, monsieur Roland. Je vous remercie d'avoir pensé à moi, qui suis une sauvage. Non, ce n'est pas possible.

— Ah ! mon Dieu, s'écria le jeune homme navré, est-ce que vous aussi, vous songeriez à l'état religieux ? Cela n'a pas été le rêve pour Félix ! Quand nous étions enfants, que nous allions ensemble aux noix, lui tout frêle à cinq ans et moi déjà capable de le porter sur mes épaules, il avait un si mauvais caractère, un tel besoin d'aventures dangereuses que je n'ai jamais pu m'expliquer ce qui l'a jeté dans les bras des curés, celui-là ! Vous n'allez pas, vous, plus douce et par conséquent plus sage, l'imiter ? Le bonheur ce n'est jamais de faire autrement que les autres, mademoiselle Félicie.

Roland de Malet, tout d'une pièce, un très simple garçon, ne connaissait aucune nuance du bouquet à Chloris. Il allait droit à son but, ne perdant pas son temps en compliments inutiles. Il aimait, depuis qu'il l'avait vue, cette fille distante, peut-être orgueilleuse ou tellement timide qu'elle n'osait pas prêter l'oreille aux propos d'un fiancé n'ayant point passé par la permission de la famille.

Mais comment faire pour se présenter à des gens aussi cloîtrés chez eux ?

Ils se regardèrent longuement, lui penché sur elle, la main effleurant son épaule, et elle les yeux étrangement absents, quoique ne se détournant pas.

— Pourquoi m'aimez-vous ? questionna-t-elle d'un ton sourd, où grondait subitement une colère inattendue.

Chose étrange, le jeune homme fut révolté par cette question, ou trop ingénue ou trop directe. Il ne lui avait même pas osé dire qu'il l'aimait pour lui parler d'abord de mariage, honnêtement.

Un sourire montra ses dents blanches, sous sa moustache rousse. Elle admettait donc l'amour ?

— Je n'en sais rien, Félia, mais je sens que si vous n'êtes pas à moi, je ne me marierai jamais. Je vous connais depuis toujours, si je ne vous rencontre pas souvent, et pourtant je n'ai fait aucun autre projet depuis que j'existe. Il me semble que nous sommes destinés l'un à l'autre… Nous sommes du même pays, des mêmes terres, nos domaines se touchent, et puis… et puis vous êtes la seule femme qui sachiez monter à cheval, ce qui m'enchante. Quand vous passez dans cette jolie veste rouge que vous mettez aux chasses, cela me fait chaud dans la poitrine comme du vin pur ou du soleil !

Elle était debout, remettait son petit feutre rond et secouait les plis de sa jupe où demeuraient des brins de mousse.

Il lui prit les deux mains et l'attira doucement vers lui.

— Félia, dit-il, la voix altérée, promettez-moi de dire à votre père que je vous veux pour femme. Je désire qu'on me réponde tout de suite, et alors je retournerai au régiment plus tranquille. Je suis en congé d'un mois, mais il faut que je m'en aille bientôt si je dois m'occuper de mon avancement… Dites-leur bien, à vos parents terribles, que je ne demande rien que vous, la belle enfant que vous êtes. Je leur fais confiance pour le reste. Je ne suis

ni riche ni ambitieux, mais je pense que le marquis de Malet est tout de même l'égal du comte de Tressac. Est-ce que nous ne sommes pas tous de la même branche de l'arbre sacré du pays ? Voyons, petite fée qui avez les yeux de la fada de nos fontaines. Ah ! les beaux yeux si fiers ! Donnez-les-moi que je les ferme pour qu'ils ne me fassent plus peur.

Il voulut les baiser très tendrement, mais, à sa profonde stupeur, elle lui tendit sa bouche, lui disant d'une voix railleuse où vibraient les intonations mordantes de son frère :

— Ce n'est pas ainsi qu'on m'embrasse quand on m'aime… et vous devez m'aimer autant que lui, n'est-ce pas, plus que lui ?

Atterré par l'audacieuse phrase, absolument incompréhensible pour la très grande probité de son affection, car Roland de Malet ne songeait point à une liaison coupable, il balbutia, bouleversé :

— Mais que dites-vous, mon Dieu ? Félia, de qui parlez-vous ?

Elle savait de quelle façon les amoureux s'embrassaient… quand ils s'aimaient davantage ? Elle éclata d'un rire inconscient.

— J'ai appris ça en rêve ! Au revoir, monsieur de Malet. Je ferai votre commission. Moi, je ne veux pas me marier.

Enragé subitement par cette extraordinaire allure de démente, il gronda :

— Ah ! il y en a un qui t'embrasse… autrement ? Tu vas me dire son nom, hein ? Plus que lui ? Tu te moques de moi, toi, une fillette que je m'imaginais tellement innocente.

Le jeune homme tendre et calme avait fait place, maintenant, à un jaloux féroce qui la tenait aux épaules, dardant sur elle ses yeux enfiévrés. Il ne savait plus du tout si c'était pour la demander en mariage qu'il l'avait suivie jusque-là.

— Félia ?

Elle s'échappa et d'un bond souple fut en selle.

— Alors, vous aussi vous êtes méchant, vous aussi vous me défendriez de vivre au grand air, d'aller à la ville, de me promener seule ? Ce serait la même chose ? C'est donc ça aussi votre amour ? Non !

Moi je ne veux pas qu'on m'aime ! Ça m'ennuie. Adieu, monsieur de Malet !

Demeuré immobile adossé au chêne broyé, roulant la rêne de son cheval entre ses doigts frémissants, il la regardait fuir dans les foulées rapides de sa Lison. Elle n'avait déjà plus l'apparence d'une femme. C'était une ombre grise, traversant les halliers, une silhouette trompeuse, un brouillard mouvant qui allait rejoindre là-bas les brumes de la vallée de la Jordonne, se fondre aux fontaines du miroir d'eau, telle une fada capricieuse.

11

Ce fut au dîner, le soir, que le soupçon se glissa entre le frère et la sœur.

La fille ne disait rien depuis le déjeuner où elle avait essayé d'expliquer au père l'extraordinaire aventure de ce braconnier

pris au piège se sauvant tout seul au moment où elle s'y attendait le moins et qu'elle avait poursuivi, supposant qu'il ne pouvait aller loin en traînant la jambe.

Elle mentait avec patience, avec entêtement, suivant de point en point la fable inventée par Roland de Malet, n'omettant, bien entendu, dans la comédie sentimentale qui avait remplacé le drame, que la présence du jeune homme.

Le juge, furieux, n'y comprenait rien malgré la simplicité du récit. C'était trop simple ! Il sentait que l'affaire conservait une obscurité peut-être dangereuse pour son ordinaire clairvoyance paternelle.

Lors de son retour avec le garde champêtre, celui-ci, risquant une plaisanterie de fort mauvais goût, s'était permis de demander si le Garillac venait d'enlever la demoiselle pour ne pas rentrer bredouille, ce qui lui avait valu un discours du juge sur le respect qu'on doit aux filles de bonne maison.

Et quand, ayant fouillé tous les alentours du piège, on fut obligé de convenir de la disparition du délinquant et de sa gardienne, il fallut rentrer chacun chez soi, bredouille également.

Le comte de Tressac n'était pas encore à table vers onze heures, qu'arrivait sa fille rendant compte de sa mission tel un soldat vaincu mais toujours très respectueux des consignes.

Au soir, la Brésille servant un civet de lièvre, pourtant bien appétissant, fut terrorisée par les visages graves de ces Messieurs. On ne parlait plus de l'affaire. On ne voulait plus y penser et il y avait de l'orage dans l'atmosphère, un de ces orages d'arrière-sai-

son qui se termine généralement par un déluge, des cascades de pluie ravinant toute une contrée. Des sanglots s'amoncelaient.

— Pour ce pendard de Garillac ! grognait Joana, la cuisinière, à l'office.

— Ce n'est pas un drôle à rencontrer au coin du bois ! déclarait Jeanton qui, en sa qualité de vieux piqueur, n'aimait pas les maraudeurs de ce genre.

— Les lapins sont à ceux qui savent les prendre ! affirmait Brésille, fille de paysans n'ayant jamais pu se figurer que le gibier n'est pas à tout le monde.

Seulement, là-haut, ces Messieurs de Tressac ruminaient de nouveaux interrogatoires dignes de l'inquisition.

— Peut-on savoir ce que ce garçon t'a raconté dans ce tête-à-tête d'au moins une heure ? demanda le juge au tribunal civil qui se transportait lui-même au criminel et commençait à plaider le fond.

Félia mangeait pour la forme, ne parvenant plus à avaler un morceau et pâlissant par instant à croire qu'elle allait défaillir. Ce qui l'impressionnait, c'était surtout le mutisme de son frère qui semblait se désintéresser absolument de cette histoire.

— Il ne m'a rien dit, prononça lentement la jeune fille, craignant de laisser lire à travers quelques phrases plus ou moins bien imaginées d'autres phrases qui résonnaient encore à ses oreilles. Je n'entends pas beaucoup le patois et il était trop occupé de sa jambe, le pauvre, pour songer à la conversation.

— Ah ! ah ! ricana le juge. Le pauvre ! C'est attendrissant ! Tu l'entends, Félix, nous ne saurons jamais les imprécations qui furent lancées contre les ayants droit ! Mademoiselle, qui prétend avoir couru à cheval après un fuyard boiteux, témoigne d'une grande pitié pour ce personnage, lequel depuis au moins cinq ans dévaste mes chasses ! Plus de coq de bruyère, plus de perdrix et tous les garennes pendus à ses collets. Enfin… si tu l'as sauvé, pourquoi n'as-tu pas le courage de l'avouer… et peux-tu me jurer que tu n'y es pour rien ? Devant un tribunal, le témoin est obligé de jurer, ma chère enfant, de dire la vérité, toute la vérité.

— Je jure que ce n'est pas moi qui l'ai sauvé ! répondit machinalement la jeune fille.

Félix, qui l'examinait à cette même minute à la lueur froide des regards de son père semblant la transpercer, tressaillit et jeta d'un ton câlin, de ce ton qu'il prenait pour se moquer sans que l'on s'en doutât :

— Ce n'est pas lui non plus qui s'est sauvé, n'est-ce pas, Félicie ?

— Bien sûr ! bégaya-t-elle, se mettant à trembler de tous ses membres.

— Tiens ! Tiens ! Alors… qui ?

Elle se leva de table pour aller chercher le dessert, sur un dressoir, parce que Brésille, toujours si lente, tardait à revenir, et pendant ce court instant de répit son frère mit un doigt sur ses lèvres.

— Laisse-la tranquille, fit-il bas à son père, je me charge de la confesser, moi.

Le juge haussa les épaules :

— Non, déclara-t-il, tout haut, je ne croirai jamais qu'un lascar qui a la jambe dans un pareil étau puisse s'évaporer sans y abandonner un peu de sa chair. Or, le piège, remis en place et bien tendu, ne conservait aucune trace de ce gibier de prison. Voilà. Là-dessus, bonsoir ! Qu'on me donne le café, mes cigares et l'Écho de la Dordogne. Vous pouvez aller au diable tous les deux… puisque tu es un confesseur de profession… moi, en ma qualité de juge en dernier ressort, je m'en lave les mains.

Il se mit à rire, rendu à son humeur narquoise par ce jeu de mots de circonstance.

Le comte de Tressac permettait rarement à ses enfants de sortir avant lui de la salle à manger. Il aimait à discuter interminablement au sujet des menus incidents de la journée, parler de la politique locale ou des déprédations des bûcherons dans ses coupes. Il ne détestait pas que son fils lui tînt tête pour le plaisir de le contredire ou de lui faire de la morale.

Quant à sa fille, elle pouvait ranger la vaisselle que la Brésille remontait de la cuisine, mais sans bruit. Au moindre heurt d'une assiette sur le buffet, il élevait la voix pour des remontrances, s'adressant aussi bien à la demoiselle qu'à la servante.

— Bonsoir, papa ! vint dire Félia en s'inclinant légèrement devant son père, comme si elle lui tendait son front. Le geste suffisait, car on la dispensait de toute effusion superflue entre personnes sérieuses.

Et elle sortait de cette pièce tiède, de la chaleur un peu vivante des endroits où l'on a bu et mangé, où l'on a échangé des propos

animés, pour aller rejoindre une chambre glaciale où ne brûlait que la triste veilleuse de ses nuits.

Félix, lui, tournait à droite pendant qu'elle tournait à gauche.

Ce soir-là, quand tout fut silence dans la vaste demeure des Crocs, il ouvrit son harmonium.

Elle ne vint pas !

Félix, à moitié fou d'impatience, se promena de long en large, puis se risqua dans le corridor.

Aucune lumière dans la chambre du milieu. Le grand juge dormait certainement, tâchant d'oublier l'abominable aventure d'un coupable gracié par sa propre fille.

Àla porte de sa sœur, une mince raie de lumière indiquait la veilleuse.

Il hésita et, n'y tenant plus, il gratta imperceptiblement à cette porte sûrement fermée à double tour.

Elle n'était pas encore couchée, le front penché, l'oreille tendue, elle avait écouté le chant mystérieux, si mystérieusement doux…

Comme il faisait froid chez elle !

Elle n'irait pas. Un autre regard d'amour s'était interposé. Elle en subissait peut-être le nouveau charme sans même s'en rendre compte.

— Ouvre-moi, Félia, souffla Félix de Tressac d'un accent volontaire qui fit un effet surnaturel à la jeune fille tremblante

parce que cela sifflait par la serrure de la porte en imitant le vent d'hiver.

— Non ! Non ! répondit-elle, malgré sa ferme résolution de lui laisser croire qu'elle dormait.

— Ouvre-moi, je le veux. Puisque aussi bien tu ne peux pas dormir ? Tu sais que tu ne dormiras pas avant de m'avoir parlé.

Elle fit un pas… un autre pas. Elle se sentait attirée par lui, aspirée par son souffle ardent. En effet, elle ne pourrait pas dormir gardant en elle sa mauvaise conscience.

Des siècles d'atavisme lui avaient enseigné que la confession est le soulagement de l'âme et si elle ne se croyait pas coupable en action elle l'était par omission.

Comme il faisait froid pieds nus sur ce carreau ! Ah ! oui, dormir, et avant de dormir, se confesser de cette faute qui n'était pas la sienne !

Encore un pas ! Elle tourne la clef, ouvre sa porte et il se jette sur elle, pauvre petite proie destinée à subir toutes les forces mauvaises.

Quand, l'ayant entraînée, presque emportée, dans sa chambre, où flambait un bon feu, elle se retrouva chez lui, elle soupira doucement :

— Je voulais tout te dire, Félin, je te le jure, seulement pas devant notre père. Il m'aurait battue… Toi, tu m'aimes trop pour me battre, n'est-ce pas ? Et puis je n'ai rien fait de mal : c'est Roland de Malet qui a délivré le braconnier.

— Tu lui avais donc donné rendez-vous dans le bois ?

— Mais non. Il passait. Papa venait de partir pour aller au village…

— Oui, je vois cela d'ici.

Il s'était assis près d'elle, sur son divan, la tenait serrée à lui couper la respiration. Les yeux dans ses yeux, elle ne lui échapperait plus. Son cerveau de fillette transie, de peur ou de froid, serait mis à nu par sa volonté passionnée.

Elle raconta tout, en courtes phrases, lui tendant ses lèvres avec une soumission fervente et quelquefois, lui souriant, ravie d'avoir chaud :

— Tu sais, je ne l'aime pas, je ne l'aimerai jamais comme toi, mais je l'épouserais bien tout de même parce que je me sens perdue, ici, comme dans la forêt… Je rêve que j'entends hurler des loups qui veulent me mettre en pièces et il y a ce sang qui coule, oh ! le sang du pauvre Garillac !… pour deux lapins de garenne, ce n'est pas juste ! Vois-tu, Féli, M. de Malet a raison de dire qu'il ne faut pas prendre les gens ni les animaux avec des pièges pareils… c'est trop méchant.

Elle se mit à rire, d'un rire bizarre, d'un rire qui s'étranglait en des sanglots.

Alors, dans un geste dont il ne fut pas le maître, un mouvement de rageuse folie, la serrant toujours plus fort, il cassa le lien qui coulissait sa chemise de jolie paysanne, sa chemise de toile fine sous laquelle pointaient ses menus seins de vierge…

12

La chasse s'annonçait brillante au moins par l'assemblée des chasseurs qui, devant le portail des Crocs ouvert à deux battants, s'alignait en bel ordre guerrier.

Il y avait là les deux frères de Senzillon, Adhémar et Jacques, deux jeunes gens qui passaient leur vie à dresser des chevaux de courses et tombaient régulièrement aux sauts d'obstacles ; deux gentils garçons fiers d'être des éleveurs, possédant un haras renommé, n'ayant pas le sou mais d'excellents fusils.

Le baron de Mirande, gros et solide, sur une jument poulinière dont les jambes exhibaient les poils trop longs des bêtes mal pansées, un tireur intrépide, ancien lieutenant de louveterie.

Puis le marquis Roland de Malet, venu malgré sa situation gênante de fiancé non agréé. Le jeune officier avait même demandé une prolongation de congé pour assister à cette cérémonie parce qu'il perdait la tête. Il voulait savoir à quoi s'en tenir sur les intentions de l'originale personne désireuse d'être aimée sans jalousie et assez audacieuse pour tendre ses lèvres au premier venu… Mais quand on est amoureux fou est-on jamais le premier venu et ne s'imagine-t-on pas qu'on peut être l'unique si on le souhaite passionnément ?

Il se moquait bien, à présent, de ses projets matrimoniaux ! Il voulait connaître l'énigmatique jeune fille n'importe comment et à n'importe quel prix !… Puis d'autres petits propriétaires moins nobles, peut-être plus riches parce que ne s'amusant pas au faire valoir onéreux, chassant chez les autres et se contentant de ra-

masser un gibier qui ne leur appartenait que par les droits du plomb.

On était content parce que Jeanton, le soi-disant piqueur du comte de Tressac, annonçait une laie avec sa suite de cinq marcassins. Cela promettait des incidents et quelques dangers dignes d'être courus…

Par-dessus tout, il y avait le soleil incendiant la neige, un splendide éblouissement.

Toute la vallée de la Jordonne avait l'air d'un tapis d'hermine. Une belle neige assez solide pour voler en poudre autour des chevaux, ne fondant pas dans les ornières, ayant ceci de merveilleux que tout en dissimulant les obstacles, elle les nivelait parfois et rendait plus faciles les abords des tanières en les ouatant de silence.

Jeanton se pavanait dans un costume très spécial, une culotte de peau brune, des bottes, un redoutable harnachement, fusil, carnier, trompe d'appel, mais pour toute livrée, un tricot de laine bourrue que lui avait tricoté la cuisinière Joana. Sur sa figure cuite de vieux bougre plein d'expérience, on lisait la mâle résolution d'en découdre à l'occasion en faisant le moins possible découdre ses chiens.

Quant aux sept braques bleus, ils étaient difficilement contenus. Perdreau hurlait, les yeux en capote, la queue droite, la gueule dans la direction des bois. Malgré sa dignité de chef de meute, il frémissait d'impatience, sinon de froid. Ah ! ce ne serait pas le volume de leurs ventres qui empêcherait ces braves chiens de relancer convenablement le gibier. Ils savaient, d'instinct, qu'ils ne rentreraient pas tous au chenil. Les hommes aussi

savent qu'ils peuvent être désignés par le mauvais sort ? Ce qui ne les empêche pas de courir au-devant de lui !

Le comte de Tressac, montant le Pacha, debout, sur ses étriers, la main en visière, regardait au loin une fumée qui tournoyait au-dessus des arbres. De la direction du vent, selon sa connaissance approfondie de ces sortes d'expédition, dépendait le succès des armes. À côté de lui, Félix de Tressac, en un très élégant costume de velours noir, assorti à la nuance aile de corbeau de ses yeux, gourmandait César, son alezan, avec lequel il se trouvait toujours en difficulté.

Il était près de huit heures. On n'attendait plus que la seule amazone de la chasse, M de Tressac.

Elle sortit enfin de la cour, déjà en selle sur sa Lison, et d'un joli mouvement d'ensemble tous les chasseurs se découvrirent.

Félia avait arboré la veste rouge de la tradition et le bouton de l'équipage jadis solennellement transmis de père en fils, pauvre équipage qui semblait tomber en quenouille, puisque toute seule l'héritière de la maison daignait s'en parer.

Coiffée de son petit tricorne, qui, sur son énorme tresse brune, semblait augmenter simplement la couronne de ses cheveux, elle apparut à tous, ce matin-là, étrangement pâle, de la même pâleur de cire, eût-on dit, que le teint de son frère. Ses yeux avaient une fixité singulière. Ils faisaient probablement tous leurs efforts pour ne pas croiser ceux des autres, afin de conserver une héroïque indifférence.

Au salut collectif des chasseurs, elle répondit par un vague sourire, une légère inclination, puis vint se placer entre son père

et son frère pendant que Roland de Malet s'avançait vivement pour lui baiser la main.

Elle tendit cette main gantée qui tenait la cravache et il n'eut que le loisir d'effleurer le pommeau d'argent de cette cravache, parce que la Lison se permit un petit saut de côté.

— Dites donc, Roland, fit railleusement Félix de Tressac, est-ce que vous aviez pensé à suivre la chasse en voiture que vous n'avez pas de fusil ?

Le marquis de Malet haussa les épaules :

— Je passerai le prendre à hauteur de chez moi, mon cher, car je ne savais même pas qu'il y eût une battue ce matin.

— Ah ! oui, fit le jeune homme sombre, dont le rictus méchant s'accentua. Vous n'avez pas reçu de carton ?

— Un oubli du facteur ! Cet animal-là, en temps de neige, ne se donne pas la peine de grimper les pentes, objecta le père de Félia, qui, lui, n'aurait pas compris l'omission.

Félia, les yeux au ciel, semblait absente de toute agitation terrestre.

En fait de cérémonial traditionnel, il y eut le coup de l'étrier servi par Brésille apportant un grand plateau rempli de verres du meilleur des vins de Tressac, un vieux blanc généreux de chaleur et délicieux de bouquet.

Autrefois, chez le juge plus jeune, on aurait offert un casse-croûte substantiel, mais, devenu prudent, Jean-Gabriel déclarait que ces choses-là sont incompatibles avec des exercices qui exigent une certaine lucidité cérébrale. D'ailleurs, la maîtresse de

la maison étant une jeune fille de vingt ans, il paraissait difficile de lui faire présider un repas de chasseurs quelque peu enclins à la plaisanterie gauloise.

La chasse, les Tressac en tête, suivit les chiens couplés, solidement maintenus par la poigne de Jeanton, et l'on gagna la haute forêt en passant par le village de Tressac.

Ce village se composait d'une dizaine de vieilles masures se serrant autour d'un clocher à moitié ruiné dont le coq ayant reçu un vigoureux soufflet du vent avait plutôt l'air, ses ailes ouvertes, se penchant à en perdre l'équilibre, d'une poule appelant ses poussins.

Tous les villageois étaient sur leur seuil, heureux de contempler le cortège faisant honneur à ces Messieurs de Tressac. Il y avait des garçons rêvant de servir un jour de rabatteurs, tout béants d'admiration pour la veste rouge de la demoiselle, ce point de flamme parmi les hommes.

— Elle est jovente ! disaient-ils en clignant de l'œil.

Mais les commères en madras hochaient le front ; elles connaissaient des histoires qui rendaient un beau mariage impossible pour cette fille noble. D'abord pas de dot. Une propriété indivise entre trois propriétaires, quatre en comptant cette pauvre tante Fantille, s'obstinant à ne pas mourir et réclamant si fort son viager qu'on l'entendait de plusieurs lieues ! Comme elle était pâle, cette belle mignonne en veste couleur de braise !

Àla sortie du village, on s'orienta vers la forêt, qui s'avançait, toute noire, là-haut, sur le tapis d'un blanc aveuglant. Avec cette

neige-là, si les anciennes traces devaient être recouvertes, il y en aurait de nouvelles encore plus visibles.

Les chiens, un moment perplexes, n'hésitèrent plus sur la piste et partirent en trombe. On connaissait la bauge habituelle des sangliers, mais une laie suitée ne se laisse pas prendre chez elle quand elle a flairé un danger, elle change de quartier pour ne pas se faire encercler, fonce droit devant elle, les marcassins étant en état de courir aussi bien que leur mère.

Ce fut dans les bois du Têtard que le piqueur entra en conférence avec son chef.

Le comte de Tressac, oubliant son fils, sa fille et tous les autres cavaliers, s'était jeté, bride abattue, en pleine forêt. Cette passion pour la chasse, cette folie de forcer les bêtes sauvages, était l'unique passion que lui avaient léguée ses ancêtres, et elle lui avait déjà coûté pas mal de restriction. Il conservait le plus de terre qu'il pouvait et de terres incultes à cause de leur étendue, non de leur rendement. Il aurait tout laissé en friches, volontiers, pour avoir le droit d'y élever des loups et des sangliers s'il se déclarait leur ennemi pour le principe.

Jeanton lui confia que les chiens, en défaut pour la laie, suivaient un des marcassins ayant étourdiment quitté la bauge de second pied. Tressac Jean-Gabriel ne chassait pas pour amuser ses invités ou des amateurs. Il avait supprimé le cor, ce bruit ostentatoire, et se contentait de l'appel bref de la corne de son piqueur personnel.

— Ça va bien ! répondit-il. Nous retrouverons la mère plus tard. On va toujours s'offrir celui-là !

Et les chasseurs ralliés, de droite et de gauche, tâchèrent de s'orienter, les uns sur le parcours des chiens, les autres, se forlongeant, s'imaginant les distancer.

Dans un fourré inextricable, un monstre veillait, une énorme boule de crins noirs où s'incrustaient deux boutons de verre, tantôt rouge, tantôt jaune, les boutons de son équipage à lui que la nature lui avait donnés histoire de les faire luire à bon escient en face de son ennemi, l'homme ! C'était la redoutable laie, grouin levé, ses courtes pattes disparaissant sous elle, et autour de sa majestueuse circonférence, quatre marcassins prêts à détaler au signal de leur mère. On s'était réfugié là en entendant les chiens sur la voie de l'autre sanglier, le plus faible, perdu pour s'être laissé surprendre en flânerie.

Les branches basses d'un sapin frangé de neige les couvraient. Tout autour, des buissons de ronces, de houx, s'enchevêtraient formant à la fois un toit et un rempart, presque un mur. Ils n'y étaient que depuis l'aube, mais déjà, sur le sol, coulait comme une pâte brune, de la boue délayée, neige fondue et racines hachées, une fange épaisse dans laquelle ils se seraient roulés avec joie s'ils n'avaient entendu, au loin, les féroces coups de gueules des braques. Des abois brefs, rauques, espèces de morsures anticipées, indiquant la bonne piste. Tout à l'heure, il faudrait foncer… la mère aiguisait ses boutoirs sur le tronc du sapin, grognait, prête à en tuer le plus possible. Et si le marcassin égaré finissait par les traîner jusqu'ici, on verrait sûrement un beau carnage…

— Mademoiselle, murmurait Roland de Malet, je suis venu sans invitation, oui. C'est très lâche de ma part. Je vous dois des excuses. Je voulais savoir… Je suis retourné au gros chêne, là-

haut, espérant que vous me feriez la grâce d'y revenir. — il ajouta, la voix frémissante d'émotion : — Croyez-vous donc, Félia, qu'il m'a été possible d'oublier ce moment-là ?

Félia, les rênes abandonnées sur l'encolure de Lison, écoutait les yeux mi-clos.

Ils s'étaient isolés de la chasse, lui le désirant, elle sans s'en apercevoir, après un temps de galop et le saut d'un fossé plein de neige où l'officier avait failli piquer parce qu'il ne savait plus mesurer aucune distance.

Il continua, serrant la Lison du flanc de son bai brun qu'il tenait vraiment mal.

— Je ne veux pas quitter le pays sans être fixé. Pourquoi refusez-vous d'être ma femme et qui a des droits sur vous pour vous dicter ce refus ? Si vous en aimez un autre, un mot seulement et je m'en vais sans me plaindre. Si vous êtes une coquette un peu cruelle, je ne demande pas mieux que de vous accompagner sur ce sentier-là. Je vous aime trop pour renoncer à vous. Répondez-moi donc.

Félia ouvrit les yeux. Elle paraissait sortir d'un rêve. Elle fit glisser sa carabine de son dos dans ses mains et en vérifia la charge :

— Voulez-vous que je vous prête mon fusil ? demanda-t-elle très gravement.

— Non, merci ! Je ne tiens pas du tout à tirer le sanglier. D'ailleurs (il se mit à rire), vous avez dû glisser du plomb pour les moineaux là dedans, et ce n'est pas suffisant aujourd'hui !

— Des chevrotines, monsieur de Malet, pour la grosse bête, le loup, par exemple.

— Allons, tant mieux, je ne doute pas de votre expérience, mademoiselle de Tressac. L'avez-vous vu seulement, le loup dont vous parlez ?

Alors elle baissa ses beaux yeux remplis d'une fièvre intense.

— Je veux que vous vous en alliez, Roland, pour ne plus jamais revenir. Gardez cependant un bon souvenir de moi. Oui, si j'en avais été digne, j'aurais été bienheureuse d'être votre femme. Je suis condamnée à finir ma vie dans la prison des Crocs… parce que je suis une malade, comme ma mère… Mon frère m'a ordonné de vous dire cela. Ne prenez pas la peine de me demander à mon père, il vous répondrait la même chose.

Roland de Malet fit reculer son cheval. Il eut un geste de stupeur et son cœur lui fit horriblement mal. Ah ! c'était donc une malade, une poitrinaire ? Mais que signifiait ce jeu, coupable ou innocent, de cette jolie fille souffrante, cherchant à éveiller les désirs des hommes en leur tendant ses lèvres ?

— Vous mentez peut-être pour m'éloigner. Vous en aimez un autre et vous craignez…

Il n'eut pas le temps de terminer sa phrase, Félix de Tressac arrivait derrière eux, ayant mis plus d'un quart d'heure à les rejoindre parce qu'il ne se risquait jamais à franchir les fossés avec César, un cheval ombrageux qui répondait de travers à l'appui du mors.

Il interrogea tout de suite sa sœur, ne s'occupant même pas de son compagnon.

— Roland sait-il ?

Félia inclina la tête doucement.

— Oui, je viens de le lui dire.

Du moment que le frère avait la mission de se mêler de la question, c'est que la jeune fille disait la vérité et qu'on désirait dans la famille de ces gens, d'un orgueil intraitable, lui épargner une humiliation publique.

On confiait ce douloureux secret à son honneur et il n'avait plus qu'à se retirer sans ridicule insistance.

Il enveloppa la belle amazone rouge de son dernier regard d'amoureux, son brave regard droit, tendre et respectueux.

Il tâcherait, lui, de se guérir… ce serait long, mais il ne devait pas lui imposer une passion coupable, ni une union légitime qui les conduirait, l'un et l'autre, au suicide de leur race. Comme il sentait les larmes lui monter du cœur aux yeux, il lança follement son cheval dans le premier chemin s'ouvrant devant lui, oubliant de saluer Félix de Tressac, ce mauvais ange dressé entre elle et son rêve d'amour…

…Très loin, très loin, comme il atteignait la lisière du parc de son château, il entendit un coup de feu, un seul, puis les abois de la meute se précipitant, sans doute, sur la bête blessée.

Un affreux malheur endeuilla cette chasse où ne fut pourtant pas tuée la bête que l'on traquait. Félix de Tressac fut trouvé mort dans la clairière où avait eu lieu la dernière entrevue de sa sœur et du marquis de Malet. Le pauvre garçon avait été foulé aux pieds des sangliers, le renversant et le lardant de leurs coups de

boutoirs. Ils avaient si bien déchiqueté son corps qu'on ne ramassa plus qu'une bouillie sanglante…

…Et personne, vraiment, ne put deviner qu'avant de tomber sur leur passage, Félix de Tressac avait reçu un coup de fusil en pleine poitrine.

Sources et licence

Texte : https://fr.wikisource.org/wiki/L%E2%80%99Amazone_rouge. Domaine public ; transcription Wikisource CC BY-SA 4.0. Mise en forme : lire-gratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.